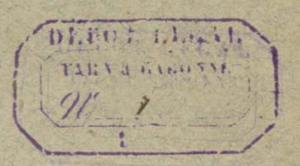


M. BELTRANDO

LE CHANT POUR LE SERVICE DU CHRIST





LE CHANT

POUR LE

SERVICE DU CHRIST

LE CHANT

POUR LE

SERVICE DU CHRIST

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

EN JANVIER 1913

PAR

MICHEL BELTRANDO

Bachelier ès lettres

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



MONTAUBAN

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

3, AVENUE GAMBETTA, 3

1913

Faculté Libre de Théologie Protestante de Montauban

MM. C. Bruston, ✻, I. ❦...... Doyen honoraire.
A. Wabnitz, ✻, I. ❦..... Professeur honoraire.
F. Leenhardt, I. ❦....... Professeur honoraire.
A. Westphal, A. ❦....... Professeur honoraire.

Professeurs.

E. Doumergue, I. ❦, doyen.	Histoire ecclésiastique.
F. Montet, A. ❦..........	Grec du N. T. et Patristique.
H. Bois, I. ❦, assesseur...	Théologie systématique.
L. Maury, A. ❦, sec.-trés^r.	Théologie pratique et questions sociales.
E. Bruston..............	Exégèse, Critique et Théologie biblique de l'A. T.
A. Arnal................	Exégèse, Critique et Théologie biblique du N. T.
L. Perrier..............	Sciences et Philosophie.

Examinateurs.

MM. L. MAURY, A. ❦, *Président de la soutenance.*
F. MONTET, A. ❦.
E. BRUSTON.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

BIBLIOGRAPHIE

Ch. Chatelanat . *Le Cantique dans l'Église*, brochure. Lausanne, G. Bridel, 1880.

A. Fisch... .... *Le Chant dans l'Église*, brochure. Paris, Fischbacher, 1903.

Alex. Guillot... *Le Chant dans l'Église Réformée*, sermon. Genève, Jeheber, 1892.

Ira D. Sankey... *My life and sacred songs*. London, Hodder and Stoughton, 1909.

D. Courtois..... *La Musique sacrée dans l'Église Réformée de France*, thèse de Paris, 1887.

L. Choisy....... *L'Adoration dans le culte*, brochure. Genève, Béroud, 1887.

Alf. Cosson..... *Essai sur le chant protestant actuel*, thèse de Montauban, 1892.

A. Atger........ *Histoire et rôle des Cantiques dans les Églises Réformées de langue française*, thèse de Genève, 1883.

G. Nétillard.... *Histoire et rôle des Cantiques dans les Églises Réformées de langue française*, thèse de Montauban, 1898.

H. Bois......... *Le Réveil au Pays de Galles*. Toulouse, 28, rue des Salenques, 1906.

L. Maury .... *Le Réveil religieux dans l'Église réformée à Genève et en France*. Paris, Fischbacher, 1892.

Nous mentionnerons au fur et à mesure de leur utilisation les articles de journaux ou revues et les réponses à nos lettres d'enquête.

PRÉFACE

Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi.

Aux accents de ce cantique 1500 passagers de l'immense *Titanic* furent engloutis dans les flots le dimanche 14 avril 1912, soutenus jusqu'au dernier moment par la sublime mélodie qui parlait à leur cœur de l'amour de Dieu et des espérances éternelles.

Cet épisode émouvant entre tous, qui nous a rappelé bien d'autres histoires de cantiques, nous a donné l'idée première de ce travail. A peu près au même moment nous avions le plaisir d'entendre, aux soirées d'études de M. le professeur Maury, un rapport sur *L'Évangélisation par le chant,* qui ne fit que fortifier notre résolution.

Mais par dessus tout, en offrant au public ces modestes pages, nous cédons à un besoin de notre cœur.

On se plaint souvent du peu de vie de beaucoup de nos églises. Pourquoi ce déficit? Plusieurs s'en sont pris à son culte, qu'ils accusent d'être peu propre à intéresser, à émouvoir, à stimuler, peu

propre par conséquent à produire ou même à alimenter la vie intérieure ou extérieure d'une église. Il serait peut-être difficile d'assigner une seule cause précise au fait que l'on déplore, mais il est certain que le chant est trop peu en honneur dans nos églises protestantes françaises.

Nous revoyons encore, là-bas dans les Alpes vaudoises du Piémont, aux services de la semaine comme à ceux du dimanche, ces campagnards, jeunes et vieux, qui tous avaient leur livre de cantiques à la main. Chez nous, au contraire, que de mains oisives et que de bouches muettes! Qui dira que notre vie chrétienne n'en souffre pas?

Aussi bien notre désir est de plaider la cause du chant pour le service du Christ.

Si nous avons senti le besoin de traiter un sujet aussi actuel (car partout, dans les journaux religieux, il est question de réorganisation du chant, et l'on fait même appel pour la mission intérieure à des chanteurs chrétiens pour essayer de faire en petit en France ce que Sankey fit si grandement en Angleterre et en Amérique), nous n'avons certes pas eu la prétention de l'exposer d'une manière complète. Nul plus que nous ne sent tout ce qu'il y a de fragmentaire et d'incomplet dans ce travail : la critique n'a donc pas le droit de le lui reprocher; mais nous serions trop heureux et nous n'aurons pas travaillé en vain s'il attirait l'attention sur ce point, en indiquant à quelques-uns la route à suivre, et en donnant à d'autres plus capables l'idée de plaider plus chaudement en faveur du chant.

Nous avons un devoir à remplir à l'égard de tous ceux qui ont facilité notre tâche. Nous remercions d'abord, et tout particulièrement M. le professeur Maury, qui a bien voulu nous guider dans nos recherches, et ensuite tous ceux, pasteurs ou laïques, qui ont eu l'obligeance de nous faire part de leurs expériences en répondant à des lettres d'enquête ou de nous envoyer des documents et quelques brochures rares de leurs bibliothèques.

INTRODUCTION

> Quand tu te mets à l'ouvrage, que ta bouche chante et que ton cœur prie.
>
> SAINT NILUS.

Rien de plus naturel à l'homme que de chanter. Il a dû chanter pour tous les sentiments qu'il peut éprouver, et de toutes ses actions, celle qui lui est la plus familière et souvent la plus indépendante de sa volonté, c'est le chant, car il chante non seulement le sachant et le voulant, mais aussi par distraction. Il chante par distraction, pour dissiper son ennui, pour adoucir ses fatigues, pour chasser ses frayeurs.

Quand les Israélites allaient au combat, des chanteurs marchaient à leur tête. C'est par le chant et en jouant de la harpe que le jeune David calmait la fureur du vieux Saül. C'est aux accents de la *Marseillaise* que les volontaires de 92 repoussèrent l'étranger.

On raconte que dans la campagne de Silésie un parti de dragons s'introduisit chez un pasteur

de campagne, dont il menaçait de piller le presbytère. Le pasteur et sa famille étaient dans une très grande angoisse. Cependant, la fille du pasteur prit la harpe et commença à chanter un cantique de P. Gerhardt. A peine avait-elle chanté le premier verset que la porte s'ouvrit et l'officier de dragons entra dans la chambre :

— Continuez, pieuse enfant! dit-il. Il y a longtemps que je n'ai entendu chanter ce cantique.

Et se retournant vers le pasteur : « Je donnerai des ordres, et mes soldats ne vous feront aucun mal. » Puis il partit en remerciant.

C'est que la musique en général — et le chant en particulier — est une puissance. Son langage est à la portée de tous; il est comme une voix du ciel, douce et suave. Là où cesse la parole, dit Jenny Lind, où la poésie s'arrête, la musique parle encore et son chant pénètre jusqu'au fond du cœur. Elle apaise les souffrances, elle calme les fureurs, elle traverse d'un rayon divin les nuées les plus sombres, et l'âme raffermie, restaurée par elle, se relève confiante, revêtue d'une force nouvelle. Elle dénoue les liens qui oppressent l'âme, elle apaise les amertumes, elle met un baume sur les blessures. Et si, parfois, elle réveille d'anciennes douleurs et rouvre la source des larmes, ces larmes mêmes sont plus douces, un immense apaisement descend du ciel sur les âmes meurtries, comme la rosée du soir sur les pèlerins altérés dans la solitude du désert.

« La musique, dit le sage et vertueux Rollin, est un présent de Dieu : elle ajoute au simple don de

la parole quelque chose de plus vif, de plus animé, de plus propre à produire au dehors des sentiments de l'âme... Elle appartient plus particulièrement à la religion, à laquelle seule il est donné de causer à l'âme ces sentiments de reconnaissance et d'amour qui la transportent, l'enlèvent et répondent à son admiration et à son ravissement. » — « Celui qui reste indifférent à la musique, dit Mme de Staël, celui sur lequel elle a aucune prise est évidemment un être incomplet... » Les anciens allaient plus loin : « Le méchant ne chante pas », disaient-ils ; et Shakespeare : « L'homme qui n'a dans son âme aucune musique et qui n'est pas ému par l'harmonie est capable de trahison, de stratagèmes et d'injustices. Les mouvements de son âme sont lents et mornes comme la nuit ; ne vous fiez pas à un pareil homme. » Qui ne connaît ce vers touchant de Musset :

> C'est la musique, moi, qui m'a fait croire en Dieu?

Il circule même en Angleterre une curieuse légende : « Aux environs de Noël, raconte quelqu'un, des musiciens nocturnes se rassemblèrent à ma porte. Je connaissais cette vieille coutume et me remémorant mes tortures antérieures à cause de leurs chœurs mal harmonisés, je priai ma bonne de les avertir que je ne leur donnerais rien s'ils ne promettaient pas de ne jamais revenir. Le trombone, douloureusement blessé, dit à ma domestique : « Dites à votre maître qu'il n'ira pas au ciel « s'il méprise la musique. » (Traduit de l'anglais.)

Zwingle disait que « rien n'est plus propre à

réjouir le cœur d'un homme troublé par le chagrin ou fatigué par des études trop austères; rien ne rend l'homme plus homme[1] ».

Luther, nature religieuse par excellence, a fait dans maintes pages de ses écrits un éloge brillant de la musique, « un des plus beaux et des plus magnifiques dons de Dieu; et qui seule peut résister victorieusement au torrent des passions humaines».

Calvin, au sujet du chant sacré, comme dans la question des sacrements, a une position intermédiaire entre Luther et Zwingle. Bien loin de le rejeter, comme celui-ci, il le considérait comme autorisé par la pratique de l'Église apostolique, et comme pouvant servir « puissamment à l'édification ».

Et s'il est vrai que la musique en elle-même ait une telle puissance et produise des effets si magnifiques, que ne peut-on pas dire du chant, de la voix humaine! Aucun instrument, si merveilleux qu'il fût, ne serait capable d'agir sur les âmes comme la voix, lorsqu'elle s'élève du cœur, harmonieuse et pure, pour verser devant Dieu et devant les hommes les soupirs, les aspirations religieuses qui s'agitent dans chaque cœur d'homme. A ce cri de l'âme, qui peut demeurer insensible? Mais quand ce n'est pas une voix isolée, quand ce sont des centaines de voix qui chantent ainsi dans

1. Cependant il ne voulut jamais l'introduire dans le culte, d'où il excluait, du reste, tous les autres arts, bien qu'il les aimât beaucoup dans la société. Pour lui, le culte n'était que le recueillement de la pensée en Dieu, la prédication et la méditation.

le même sentiment, quand toute une assemblée entonne d'un seul cœur un cantique d'adoration, comme l'effet de la musique est alors admirable!

D'ailleurs, l'Église chrétienne a toujours regardé le chant sacré comme un des actes importants du culte, et, à vrai dire, on pourrait considérer le chant comme n'étant qu'une modification, une forme différente de la prière dans le culte, car il porte au ciel l'expression de l'adoration, de la gratitude, de l'amour fraternel de ceux qui se trouvent réunis dans le même temple. L'adoration est à la base de la religion et répond au besoin le plus intime, et le plus noble de l'homme; le propre de l'homme c'est d'être capable d'adoration.

« Or, dans un grand nombre d'églises, dit M. J. Monod, la place faite à l'adoration, dans le culte, est manifestement insuffisante et bien différente de celle que lui aurait faite l'Église des premiers siècles. Cette place, il importe de la lui rendre[1]. »

M. L. Choisy a aussi consacré un assez long travail à cette importante question[2].

Et voici ce que disait Bersier :

Tandis que, selon l'expression usitée dans les Écritures, on allait au temple de Jérusalem *pour adorer Dieu*, tandis que, dans l'usage de toute l'Église, en Orient et en Occident, jusqu'au XVI[e] siècle l'adoration était la note dominante du culte, aujourd'hui chez les protestants on va au sermon.

1. *Encyclopédie Lichtenberger.*
2. *L'adoration dans le culte*, par M. L. Choisy, Genève 1887.

L'enseignement par la prédication a envahi tout le reste. Ceci donne au discours, et, par conséquent, à l'orateur, une importance fort exagérée. Si ce dernier est insuffisant pour sa tâche, le culte public est bientôt déserté... Discourir n'est pas adorer. Un prédicateur peut sans doute exprimer des sentiments de joie, d'humiliation, d'espérance, de saint enthousiasme, mais la prière et *le chant* les traduisent bien plus sincèrement. Il faut enfin que le peuple tout entier prenne une part directe au service public[1].

Pour lui, c'est donc par le chant surtout que s'exprime l'adoration. M. Grotz disait plus clairement encore : « Le peuple chrétien doit avoir sa place et sa part dans le culte, et c'est par le chant... qu'il peut l'avoir; c'est par le chant que satisfaction est donnée au besoin d'adoration[2]. » Car, « de tout temps et dans toutes les religions, l'âme qui s'élance sur les ailes de l'adoration au-devant du Seigneur a recours soit à la parole parlée, soit à la parole chantée. On ne peut pas garder le silence lorsqu'on aime, lorsqu'on soupire après une union plus intime, plus profonde qu'aucune union connue[3] ».

Et maintenant pour rendre à l'adoration sa vraie place dans le culte, il vaut mieux, croyons-nous, ne pas innover, mais essayer d'améliorer ce qui existe.

1. *Projet de Revision de la Liturgie des Églises Réformées de France*, Paris, Fischbacher, 1888.
2. Grotz, *La vie chrétienne* (cité par M. Alfred Cosson, *Essai sur le culte protestant)*.
3. L. Choisy, *op. cit.*, p. 12.

Ce qui existe, « l'acte d'adoration principal, celui qui offre à l'assemblée entière l'occasion d'une manifestation religieuse[1] », c'est le chant.

Malheureusement ce chant, dans la plupart de nos églises, est lamentable. Nous avons eu l'occasion d'en visiter un assez grand nombre dans notre Midi, et nous avons pu nous rendre compte que dans la grande majorité des cas, lorsqu'on chante dans nos temples, on y chante très mal, et lorsqu'on n'y chante pas très mal, c'est qu'il n'y a plus de chant du tout. N'est-il pas douloureux de penser qu'aux XVIe et XVIIe siècles « un grand nombre de fidèles de diverses religions fréquentaient les églises luthériennes par la seule raison qu'on y chantait les cantiques[2] »?

Quelqu'un a dit[3], avec assez de raison, que le chant était « le thermomètre » de la vie d'une Église. Il est en tout cas un symptôme de vie. Une Église où l'on chante, où l'on chante bien, est une Église fervente; une Église où l'on ne chante pas peut être accusée de froideur et même de mort spirituelle. Heureuse l'Église qui sait chanter du cœur au Seigneur : elle retrouve par le chant le chemin du ciel, elle possède l'un des moyens les plus puissants pour se purifier, s'élever d'un coup d'aile au contact des célestes béatitudes, pour amener ensuite à l'adoration les indifférents et ressusciter tous les Lazares qui dorment dans son sein. On ne

1. L. Choisy, *op. cit.*
2. Un contemporain de Gerhardt.
3. Daniel Courtois, *La musique sacrée dans l'Eglise Réformée de France*, Strasbourg 1887.

saurait donc accorder trop d'importance au chant religieux, particulièrement au chant dans le culte et dans l'évangélisation des masses. Tous ceux qui ont à cœur la bonne marche de l'Église et le progrès du règne de Dieu doivent s'intéresser à ce grave sujet.

Remarquons, en effet, que le chant a été la première manifestation collective de la vie morale et religieuse. En unissant dans un même sentiment tous les membres d'une assemblée, il donne à ce sentiment son maximum d'intensité. Voilà pourquoi nous trouvons bien souvent dans l'Ancien Testament des expressions comme celle-ci : « Chantez à l'Éternel! Chantez à l'Éternel un saint cantique, un cantique nouveau[1]! »

Jacques voit dans le chant le langage naturel d'une âme pleine de la joie que donne l'Évangile : « Quelqu'un est-il joyeux, dit-il, qu'il chante des cantiques[2]! » Et Paul répète par deux fois, en termes presque indentiques, aux Éphésiens et aux Colossiens, ce conseil précis : « Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant au Seigneur du fond de vos cœurs[3]. »

Pline, dans une lettre à Trajan[4], nous raconte que lorsqu'il interrogeait les chrétiens pour savoir ce qu'ils faisaient dans leurs assemblées, ils lui répondaient qu'ils se réunissaient le dimanche pour chanter des cantiques à Jésus-Christ.

1. Psaumes, *passim*.
2. Jacq. v, 13.
3. Ephés. v, 19; Coloss. III, 16.
4. Epistol. I, 10, 97.

Le chant est donc, depuis les premiers siècles de l'Église, un élément essentiel du culte divin. Il est tellement l'expression du sentiment religieux que lorsque les poètes, et Dante en particulier, nous parlent des élus, ils les représentent dans le paradis en train de chanter la gloire de Dieu. Et l'Apocalypse nous parle aussi d'un cantique chanté par les vieillards ou par les prêtres en l'honneur de l'Agneau.

C'est donc une preuve de plus après tant d'autres que le chant possède bien une puissance propre au point de vue religieux. Mais resserrons encore la question et arrivons au sujet strict de notre travail : demandons-nous si le chant peut avoir sa place dans l'évangélisation, c'est-à-dire si, mis au service du Christ, il peut amener des âmes à la conversion et à la vie nouvelle.

Nous ferons quatre grandes divisions : nous consacrerons une première partie au rôle du chant à travers les siècles ; dans la seconde nous étudierons quelques faits qui nous montreront la puissance réelle du chant pour évangéliser les masses ; enfin, dans la troisième, partant des faits énoncés nous essaierons de montrer comment nous pouvons évangéliser par le chant dans l'Église et hors de l'Église, et nous aborderons ensuite rapidement la question des réformes.

Comme on le voit, notre but est essentiellement pratique et nous demandons à Celui sous le regard et à la gloire duquel ces pages veulent avoir été écrites, de déployer sa force par le moyen de la faiblesse de son serviteur !

PREMIÈRE PARTIE

Le Chant à travers les Siècles.

« De tout temps, dans tous les âges, le chant a été associé à l'idée du culte et envisagé comme un auxiliaire indispensable des rites et cérémonies dont il se compose[1]. »

Chez les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, le chant accompagne toujours la prière.

§ 1er. *Le chant dans l'Ancien Testament.* — Mais de tous les peuples de l'antiquité, le peuple juif est celui qui s'en est occupé avec le plus de succès. On n'a qu'à ouvrir l'Ancien Testament pour trouver partout des traces de chants publics : des chants d'actions de grâce[2], des louanges en l'honneur de l'Éternel[3]. La longue et paisible administration de Samuel fut très favorable au chant, qui paraît avoir

1. A. Fisch, *Le Chant dans l'Église,* Vals-les-Bains, Paris, 1903, p. 3.
2. Ex. xv, 1, 20, 21.
3. Nomb. xxi, 17, 18.

été enseignée dans les « écoles des prophètes ». Mais c'est David qui porta cet art au plus haut point de son développement. Il organisa de nombreux chœurs de chantres et de musiciens pour le service du temple[1].

« Le « sépher aiashar » dont il parle paraît même avoir été un recueil de chants populaires, qui se sont transmis de bouche en bouche depuis la conquête du pays de Chanaan jusqu'à son avènement au trône d'Israël[2]. » Les psaumes, ces chefs-d'œuvre de poésie et de sentiment, dans lesquels David a mis toute son âme et toute sa foi, qu'il a sinon tous composés, du moins en majorité inspirés, qui nous apparaissent tantôt sous la forme de sublimes élans d'une piété individuelle (Ps. III, XVIII, LI, 51, etc.), tantôt comme des cantiques sacrés, exprimant la foi et les espérances de tout un peuple (Ps. XV, XXIV, LXIII, CXLVI, etc.), formaient une partie importante du culte divin, auquel ils donnaient plus de majesté. Ils étaient entonnés dans le temple par tous les chantres réunis sous la direction d'un chef. « En tête étaient les chanteurs, puis venaient ceux qui jouaient des instruments, au milieu des jeunes filles qui frappaient sur leur tambourin[3]. » Depuis ce temps, Israël a toujours cultivé avec soin la musique; dans les jours de sa prospérité, au milieu des splendeurs du temple, comme dans la tristesse

1. I Chron. XXV, 1 ; II Chron. XXIX, 25 ; XXX, 21 ; XXXV, 15.
2. J. Kunlin, introduction à la thèse, *Paul Gerhardt et ses cantiques*, Strasbourg, 1866.
3. Psaume LXVIII, 26.

de l'exil, il attacha à cette partie du culte un prix exceptionnel.

« Il nous est difficile de nous faire une idée du caractère solennel et imposant de ces cantiques, dont les échos vibraient dans le temple et que rehaussait l'éclat d'instruments variés tels que la harpe, le luth, la flûte, le cor, les cymbales, les trompettes et le tambourin ; si les chœurs du culte païen de la Grèce devaient produire un bel effet religieux, combien plus beau encore ne devait pas être ce chant des psaumes, dans lequel éclataient les louanges du Très-Haut, du Dieu créateur et tout-puissant, saint et juste, bienfaiteur de son peuple qui, en retour de ses bienfaits, se sentait pressé de l'adorer, et de faire monter vers lui ses actions de grâces[1] ! »

Qu'on se rappelle l'impression produite sur Saül[2], sur les envoyés de Saül à Samuel[3], sur le prophète Élisée lui-même[4], et l'on comprendra la puissance mystérieuse de cette musique sacrée, simple, sans recherche, mais profonde[5].

Il n'est pas étonnant de voir le christianisme, issu en quelque sorte du judaïsme, emprunter, dès son origine, à l'art musical du temple son langage élevé et ses nobles sentiments.

« Lorsque le cœur est rempli de joie, il sent le besoin d'exprimer cette joie, et le chant en est une

1. A. Fisch. *op. cit.*, p. 5.
2. I Samuel, XVI, 23.
3. I Samuel, XIX, 23, 24.
4. II Rois, III, 15.
5. *Dictionnaire de la Bible*, par J.-A. Bost.

expression fidèle; le christianisme, religion de paix et de joie, devait accepter avec ardeur ce legs de l'antiquité, et formuler des hymnes sur les textes, des psaumes du roi-prophète[1]. »

Les premiers chrétiens, en effet, considéraient le chant non seulement comme un moyen d'édification, mais aussi comme un acte d'adoration et de louange auquel se livrent les anges et les bienheureux dans le ciel[2]. Il semble que la prière seule ait paru insuffisante pour exprimer leurs sentiments et qu'ils aient déjà compris cette parole de Vinet : « L'adoration est un état de l'âme que le chant seul peut exprimer. »

Ainsi, de bonne heure, le chant devint un des principaux éléments du culte chrétien.

§ 2. *Le Chant dans le Nouveau Testament.* — Nous savons fort peu de chose sur le culte des premiers chrétiens : ce que nous en connaissons se trouve dans les épîtres et c'est à peine si elles parlent du chant ; c'est assez, toutefois, pour qu'il nous soit permis de croire qu'il faisait partie du culte primitif. La persécution seule aurait pu leur imposer silence, et cependant Paul et Silas, dans leur prison même, chantaient courageusement les louanges de Dieu (Act. XVI, 25), et les chrétiens faisaient sans crainte résonner de leurs chants les profondeurs des catacombes.

1. Ad. Laroche, *Histoire du chant sacré*, thèse, Montauban, 1875.
2. Apoc. V, 12-14; VII, 10-12, etc.

Entre ces adorateurs chantant à Jérusalem, dans les synagogues, sur les routes ou dans les maisons, il en est un qui se distingue et dont la vue émeut plus que tous les autres : c'est Jésus-Christ.

Pendant que le Sauveur était encore sur la terre, il a dû souvent sans doute, avec ses disciples, entonner quelques-uns des psaumes en usage chez les Juifs, peut-être même improviser quelques cantiques, à l'instar des prophètes et des poètes inspirés de l'ancienne alliance, tels que Moïse, sa sœur Marie, Débora, Anna, femme d'Elkana, Ésaïe, la vierge Marie, Zacharie, Siméon. D'aucuns même considèrent Jésus-Christ comme l'auteur de l'institution du chant dans le culte, d'après l'évangéliste Matthieu XXVI, 30; d'après saint Paul lui-même, et d'après les anciennes liturgies, la veille de sa mort, le Sauveur, après l'institution de la sainte Cène, chanta avec ses disciples; il chanta peut-être un cantique composé d'inspiration, peut-être aussi, et plus probablement, le cantique usité chez les juifs dans la célébration de la fête de Pâques, le *Hallel*, qui comprenait les psaumes CXIII-CXVIII[1].

Après Jésus, les apôtres continuèrent à se réunir. Nous devons croire, d'après les rares données qui nous restent (I Cor. XIV, 15-26; Jacq. V, 13), que les psaumes de David furent en honneur dans ces réunions. Plusieurs fois saint Paul nous parle des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels (Éphés. V, 19; Colos. III, 16).

§ 3. *Le chant depuis les temps apostoliques jusqu'au IVe siècle.* — L'usage du chant devient plus fré-

1. Ad. Laroche, *op. cit.*

quent à mesure que l'expérience en révéla davantage l'efficacité pour réveiller la piété et le sens religieux. Justin Martyr l'estimait au plus haut degré : « Il allume dans les cœurs le désir des biens que les hymnes mêmes célèbrent, il apaise les passions charnelles, féconde la parole, encourage dans leur lutte les soldats du bien, et console les âmes pieuses au milieu des ennuis de la vie. » Lucien, pensant sans doute autrement que lui, se moquait des chrétiens qui passaient la nuit entière à chanter des hymnes.

Les Pères savaient, et Chrysostôme le dit formellement, que le chant a la vertu de calmer les passions, de dégager notre âme des entraves des sens, de lui faire goûter les chastes délices de la vérité[1] ». Pour ce qui est du chant des psaumes en particulier, « il fut institué, dit Basile, pour enflammer notre cœur, et nous élever à Dieu par cette sainte harmonie, pour égayer nos esprits, pour nous fortifier dans nos faiblesses et nous consoler dans nos peines[2] ».

§ 4. *Le chant au IVe siècle et au Moyen Age jusqu'à la Réforme.* — Transportons-nous par la pensée au IVe siècle, à Milan. Sous l'inspiration de l'évêque Ambroise, le chant atteint un haut degré de perfection. Il nous apprend qu'à l'exemple de David qui chantait dans le temple, les rois de son temps chantaient avec le peuple, les empereurs

1. Chrysostôme, *In psalm. XLI.*
2. Basile, *In psalm. I.*

mêlaient leurs voix à celles des sujets[1]. Il compare le chant de l'Église aux flots de la mer, dont le flux et le reflux nous est représenté par cette multitude infinie de peuples qui viennent à l'Église, le bruit de ses vagues par les voix des hommes et des femmes, des vierges et des jeunes gens.

Si nous voulons nous faire une idée de la beauté de ces chants, de l'action puissante qu'ils exerçaient sur les âmes, il nous suffit de recueillir le témoignage d'Augustin dont la conversion date de cette époque : « Pénétré jusqu'au fond de l'âme des doux accents dont ton Église retentissait, combien ai-je versé de larmes au chant des hymnes et des cantiques qu'elle a consacrés à ton nom; car ta vérité s'insinuant dans mon cœur à mesure que le chant frappait mon oreille, je me sentais rempli d'une si ardente piété que je fondais en larmes, et ces larmes étaient mon bonheur[2]. »

Tout cela donne une haute idée des chants de l'Église primitive et de la manière dont ils étaient exécutés.

Au IVe siècle nous trouvons dans les écrits de saint Jérôme[3] un passage typique nous montrant dans quelle haute estime étaient alors tenus les psaumes dans leur pays d'origine et quel usage journalier on en faisait. « De quelque côté que vous vous tourniez, dit le savant interprète de la Bible qui habitait en ce temps la Palestine, on y entend des

1. Ambroise, *Præfat. in psalm.* : « Psalmus cantatur ab imperatoribus, jubilatur a populis. »
2. Confessions IX, 6.
3. *Ad. Marcellinum.*

psaumes ou on n'y entend rien; au lieu des chants d'amour, autrefois en usage, le laboureur, en conduisant sa charrue, chante l'*Alleluiah;* le moissonneur, suant, se récrée par le chant des psaumes; le vendangeur, en maniant la serpette recourbée, chante quelques fragments de poésies davidiques, *aliquid davidicum.* « L'habitude qu'ils en avaient contractée faisait que tous, même les laïques de la condition la plus infime, savaient les psaumes de mémoire[1], et cette religieuse discipline se maintint jusqu'à la fin du VIIIe siècle[2], époque à laquelle les clercs restèrent seuls chargés de la psalmodie biblique.

A ce moment le mode grégorien, le plain chant monotone, a succédé au chant ambroisien.

Au Moyen Age, la piété se répand, s'exprime au dehors par diverses manifestations dont l'une des plus fréquentes et des plus touchantes est le cantique.

M. P. Beuzart, dans deux leçons sur *La Piété au Moyen Age,* données aux cours de Morges les 23-24 août 1911, et publiées dans la *Revue Chrétienne* de février-mars 1912, s'exprime ainsi :

> Le Moyen Age a chanté, il a composé des hymnes d'une foi vive et profonde dont plusieurs ont été traduits, et sont entrés dans nos recueils de cantiques. Les âmes pieuses n'étaient pas instruites, mais elles aimaient Dieu, elles avaient reçu le pardon des péchés, et leur vie spirituelle était débordante, tout embrasée de reconnaissance.

1. Augustin, *In psalm. LXXXV.*
2. Béda, *Histoire,* l. III, c. XVII; IV, XVIII.

Elles éprouvaient le besoin de louer le Seigneur, et leur allégresse était indépendante des conditions extérieures de la vie. Est-ce l'esprit de pauvreté qui amenait ce chant de louanges, est-ce la ferveur de la piété, est-ce le recueillement et la méditation qui oublient les choses d'ici-bas et ne vivent que pour Dieu. Ces divers éléments s'alliaient dans une piété vive, joyeuse, communicative, qui frappe encore notre XX[e] siècle si plongé dans les soucis et dans les intérêts de la terre. Depuis les psaumes d'Israël, on n'avait pas entendu tant de paroles d'allégresse.

L'âme pieuse chante, et le moyen âge chante. Il chante en latin.

C'est sans doute à saint Bernard qu'on doit le *Salve caput cruentatum* que nous chantons dans nos services de la semaine sainte.

Chef couvert de blessures, Meurtri pour nous pécheurs.

On a recherché les auteurs de ces cantiques sans y réussir beaucoup. Inconnu l'auteur du *Stabat mater dolorosa*, juxta crucem lacrymosa, Dum pendebat filius. Également inconnu l'auteur du *Deis viæ* qui renferme cette strophe touchante :

Recordare Jesus pie
Quod sum causa tuæ viæ
Ne me perdas ille die
Quærens me sedisti lassus
Redemisti crucem passus
Tantus labor non sit cassus
Juste Juden ultionis,
Donum fac remissionis,
Ante diem rationnis.

C'est encore à un cantique du Moyen Age, *Vexilla Regis prodeseunt*, que nous devons le passage célèbre : « *O crux ave spes unica!* Je te salue, ô croix, mon unique espérance ! »

Pusieurs de ces cantiques ont été traduits par Racine et ont fourni à la poésie française le sujet de quelques-unes de ses plus belles pages.

§ 5. *Le chant au temps de la Réforme.* — Il fallait pourtant attendre la Réforme pour voir apparaître le vrai cantique populaire, celui que peuvent entonner et chanter tous les fidèles; car si le Moyen Age a chanté, il a chanté dans les cloîtres; la Réforme, au contraire, a chanté au grand soleil. Jusqu'à Luther, on chantait dans l'Église, mais l'Église ne chantait pas. A partir de Luther, chacun put exprimer lui-même directement en chantant les louanges de Dieu, les sentiments qui remplissaient son cœur, au lieu de confier à des prêtres le soin de le faire à sa place. Nous savons à quel point Luther aimait le chant et quel rôle considérable il lui assignait dans le culte : « Je suis d'avis, disait-il, qu'après la théologie il n'existe pas d'art qui puisse être comparé à celui-là[1]. » Et encore :

La musique est le plus magnifique des dons de Dieu. J'ai toujours aimé la musique, et je ne donnerais pas pour beaucoup le peu que j'en sais. Satan la déteste; par elle on repousse bien des tentations; le diable ne tient pas contre, je ne crains pas de le dire... Le chant est le plus beau des arts et le meilleur des exercices. Et en 1524, il écrivait à Spalatin : « Je voudrais qu'à l'exemple des pro-

1. C'est lui qui, en ouvrant au chant une voie nouvelle, a orienté dans cette direction deux génies qui devaient élever la musique religieuse à une hauteur incomparable, Haendel et Sébastien Basch. Qu'on nous permette ici une citation de Michelet qui a bien compris la grandeur de cette révolution musicale : « Ce fut, dit-il, un chant vrai, libre, pur, un chant du fond du cœur, le chant de ceux qui pleurent et qui sont consolés, la joie divine parmi les larmes de la terre, un aperçu du ciel, un chant d'une incroyable joie, la Marseillaise de Luther : *Ma forteresse, c'est mon Dieu!* »

phètes et des anciens pères de l'Église, on composât des cantiques qui, par le moyen du chant, servissent à annoncer la parole de Dieu parmi les peuples. »

Alors parut en 1525 le premier *Recueil de chants religieux;* le choral était créé, et, porté sur les ailes puissantes de la foi nouvelle, il se répandit bientôt dans toutes les contrées de l'Allemagne.

L'Allemagne de Luther se reconnut dans ces chants graves et austères, où tous les sentiments qui l'animaient alors avaient trouvé leur expression. L'enfant les apprenait à l'école, le père de famille les répétait au milieu des siens, dans le sanctuaire du foyer domestique; on les entonnait tout d'une voix dans les circonstances solennelles et sur les champs de bataille, et l'enthousiasme qu'ils suscitèrent fut tel, qu'un écrivain catholique a pu dire que Luther avait fait plus de mal au catholicisme par ses chants que par ses doctrines. » (Marcillac, p. 150.)

Il nous reste à dire, avant de terminer cet historique, un mot du rôle que le chant a joué dans la Réforme française.

Une opinion radicalement fausse, bien qu'on l'entende fréquemment exprimer, est celle qui nous représente Calvin comme ayant été indifférent ou même hostile au chant d'Église.

Il n'était sans doute pas épris de musique au même point que Luther; il ne la dédaignait point cependant, et la meilleure preuve qu'il savait en apprécier les avantages au point de vue religieux, c'est qu'il organisa dans certains collèges des cours de chant sacré, dans lesquels quatre heures par

semaine étaient consacrées à la musique et au chant des psaumes. Ce fut lui qui fit le premier psautier des réformés, en 1539. Mais ce n'est qu'à partir du moment où l'Eglise réformée eut son psautier, cette œuvre admirable de Clément Marot, de Théodore de Bèze, de Louis Bourgeois, de Guillaume Frank et de Goudimel dont Palestrina avait été l'élève, que le chant prit son véritable essor et devint un élément de puissance et de vie. Son zèle éclairé pour le chant fut récompensé par un succès sans précédent.

Lorsque nos Français, échappés aux flammes, arrivaient à Genève, dit un écrivain protestant, ce qui les frappait le plus, ce n'était ni la splendeur du lac, ni la majesté gracieuse du géant des Alpes, ni la physionomie du Réformateur, ni l'austérité des mœurs, ni la tyrannie des lois, c'était le chant des psaumes, la grande nouveauté de l'époque[1]. — A notre grande honte, dit à ce sujet Godeau, évêque de Grasse, on entend retentir ces chants dans la bouche des artisans et des laboureurs, tandis que les catholiques sont muets ou chantent des chansons déshonnêtes[2].

Ce témoignage est tout particulièrement intéressant et s'accorde avec ce que nous savons d'autre part. Les psaumes étaient mémorisés par tous les enfants réformés. On en chantait tous les jours un verset en se mettant à table. On les chantait au foyer domestique, à l'atelier, à l'usine, dans les

1. Citation empruntée à Alex. Guillot, *op. cit.*, p. 6.
2. Citation empruntée à A. Fisch, *op. cit.*, p. 9.

champs. Le vieux Bernard Palissy, l'inventeur génial des rustiques figurines, a trouvé le mot juste pour dépeindre les réformés de la première heure :

Vous eussiez vu, ès dimanches, les compagnons de mestrier se pourmener par les prairies, bocages ou autres lieux plaisants, chantant, par troupes, psaumes, cantiques et chansons spirituelles, lisant et s'instruisant les uns les autres[1].

Ils ne les chantaient pas d'une voix mourante qu'une strophe ou deux suffisent à épuiser. Ils en chantaient souvent toutes les pauses et la chantaient d'une voix forte, comme ce martyre dont parle Crespin « qui fut mené au supplice rendant à Dieu, par tout le chemin, ses actions de grâces, puis chanta un psaume et le continua jusqu'à ce que, surpris du feu, il rendit son âme au Seigneur». Était-ce l'hymne des martyrs : « La voici l'heureuse journée » ? Était-ce la *Marseillaise* huguenote : « Que Dieu se montre seulement » ? Était-ce le cantique de l'humiliation et de la prière : « Ne veuille pas, ô sire, me reprendre en ton ire, moi qui t'ai irrité » ?... Je l'ignore, mais ces chants et tant d'autres ont rapproché les cœurs, ont réchauffé les âmes, ont nourri de saintes espérances, ont consolé les prisonniers dans leurs cachots, ont soutenu les héros sur le champ de bataille et les martyrs à l'heure suprême, ont contribué, pour leur grande

1. *Les œuvres de Bernard Palissy*, publiées d'après les textes originaux, p. 138-139, cité par M. Daniel Benoît dans : *Du caractère huguenot et des transformations de la piété protestante*, p. 40.

part, à donner au caractère huguenot la trempe solide de l'acier[1].

* * *

Plus d'un lecteur se demande peut-être pourquoi nous sommes venus lui parler de ces choses et lui raconter des faits qui ne semblent pas, au premier abord, avoir de rapport bien direct avec notre sujet. Pourquoi? Parce que nous avons l'impression que, si nous voulons revoir nos Églises protestantes prospères et conquérantes, il faut que le chant reprenne dans le culte public et dans l'usage journalier des fidèles l'importance qu'il a peu à peu et bien malheureusement perdue. Pourquoi oublier, pourquoi dédaigner, pourquoi délaisser ce qui fit la joie de tant de générations héroïques qui nous ont légué leur sang et leur œuvre, ce qu'elles considéraient comme un titre d'honneur?

Notre chant, s'il était renouvelé et vivifié, pourrait redevenir ce qu'il fut autrefois : à savoir un puissant moyen de propagande évangélique. C'est ce que nous allons constater dans notre deuxième partie.

1. D. Benoît, *op. cit.*, p. 26.

DEUXIÈME PARTIE

Les faits.

> Thèbes s'est bâtie tout seule aux sons de la lyre d'Orphée : *Nous bâtirions la cité nouvelle en chantant l'Évangile de la croix!*
>
> R. SAILLENS.

Ce coup d'œil historique, que nous avons fait aussi rapide que possible, sur le rôle que le chant religieux a joué dans le passé était nécessaire, croyons-nous, pour nous permettre d'aborder cette seconde partie.

Nombreux sont les mouvements religieux dans lesquels le chant a joué un rôle! Nous pouvons même dire que dans tous les réveils le chant a eu une très large place : et quelqu'un a très judicieusement fait observer que toujours les réveils religieux ont été concomitants avec des réveils musicaux; ainsi la Réforme a produit les psaumes, le réveil du XIXe siècle nous a donné les cantiques chrétiens et les chants de Sion, les chants chrétiens, un grand nombre des morceaux qui composent notre recueil actuel; le puissant revivaliste Moody,

dont les réunions ont provoqué des milliers de conversions, avait comme collaborateur un chanteur chrétien, Sankey, et c'était leur union qui doublait leur action.

Le docteur Torrey, un admirable instrument de Dieu, lui aussi, qui a porté le réveil en Amérique, en Angleterre, en Asie et jusque dans l'Océanie, a eu pour compagnon d'activité un chanteur chrétien, Alexander; et, dans une série de réunions bénies qu'il tient actuellement en Écosse, il est encore aidé par un chanteur évangéliste, Mac Ewan.

Dans cette association de deux puissances de Dieu, le chant a souvent réussi là où la parole était insuffisante.

C'est là ce que nous allons essayer de montrer par des faits, en disant d'abord quelques mots du Réveil de 1828, puis en étudiant plus spécialement le rôle du chant dans les missions Moody-Sankey, Torrey-Alexander, dans le Réveil au pays de Galles, et enfin de nos jours.

§ 1er. *Rôle du chant dans le réveil*[1]. — Énorme est le rôle joué par le chant dans le réveil. « Avec Bénédict Pictet (né à Genève en 1665) avait fini ce qu'on peut appeler le réveil religieux du XVIIe siècle. Pendant plus de cent ans ses cantiques sont les seuls qui méritent d'être cités[2]. » La fin du XVIIIe siècle

1. Nous avons principalement utilisé le savant ouvrage de M. le professeur Maury, *Le Réveil religieux* (1820-1850). Fischbacher, 1892, t. II, p. 280 ss.

2. G. Nétillard, *Histoire et rôle du cantique*, thèse Montauban 1898, p. 38.

est une époque ingrate pour les cantiques. Voltaire n'enseigna pas à chanter, mais à rire de tout, et le cantique n'osa éclater. Hélas ! c'est que la foi s'en allait, cédant le pas au rationalisme raisonné des uns, au matérialisme ou à l'indifférence des autres. « L'heure était venue, écrit Lutteroth, où les harpes de Sion devaient pour longtemps être suspendues aux saules. Aucun poète n'avait saisi avec hardiesse la lyre chrétienne parce qu'aucun n'avait plus uni la foi et le talent[1]. »

Cependant au sein d'une petite communauté morave qui se réunissait chez le chantre Bost et s'édifiait par quelque lecture pieuse et le chant des cantiques, le réveil de Genève prenait naissance : dans les églises indépendantes comme celles de Bourg-de-Four où venaient Guers, Pyt, Empaytaz et leurs amis de Pré-l'Évêque et du Témoignage, fondées par César Malan et qui se constituaient à côté de l'Église nationale pour réagir contre la forme de son culte officiel, la seule innovation sérieuse concernait le chant. Toutefois, M. le professeur Maury le constate, les moyens extraordinaires, ce qu'on pourrait appeler les excentricités du réveil, sont très rares : à peine mentionne-t-on à Paris le procédé employé par Porchat pour se procurer des auditoires[2].

1. Lutteroth, *Le Semeur*, cité par Nétillard.

2. Le lieu du culte était dans un quartier voisin du jardin du Luxembourg. Pour y attirer plus de monde, Porchat avait imaginé un moyen qui se rapprochait assez des méthodes employées par Whitefield en Angleterre ; doué d'une voix agréable, il montait, le dimanche, avant l'heure du service, sur un banc du jardin, non loin de la rue où se

« Les méthodistes, dit Samuel Vincent, ont perfectionné le chant sacré; ils l'ont rendu plus pur, plus harmonieux, plus religieux; ils en font un grand usage dans toutes leurs réunions[1]. »

Du reste, comme nous l'indiquions plus haut, n'est-ce pas le Réveil qui a donné ces deux grandes et belles productions, dans lesquelles tous les autres recueils ont souvent puisé, les *Chants de Sion,* de C. Malan, parus en 1828, et les *Chants Chrétiens,* de M. et Mme Lutteroth, parus en 1834?

Si nous en avions le temps, nous pourrions essayer de nous représenter le milieu dans lequel ces cantiques furent composés et chantés et ces chants nous donneraient une idée assez exacte de la piété du Réveil, car elle s'y retrouve toute entière. Bornons-nous à citer brièvement M. le professeur Maury : « Les chants du Réveil ont eu un succès qui a bien couronné les efforts des poètes et des musiciens chrétiens de notre siècle, et nos Églises ne sauraient leur être assez reconnaissantes d'avoir introduit et acclimaté chez nous cet élément nouveau du culte, le *Cantique*[2]. »

§ 2. *Le rôle du chant dans la Mission Moody-Sankey.* — Dans l'histoire du chant populaire chré-

trouvait la réunion, et il chantait un des cantiques qu'il avait appris à Genève; quand quelques personnes étaient rassemblées autour de lui, il prononçait quelques paroles d'appel, puis invitait son auditoire improvisé à le suivre au culte régulièrement établi dans le voisinage. Guers, *Le premier Réveil,* p. 254.

1. Sam. Vincent, *Du Protestantisme en France,* 2e édit., Paris, 1859, « Méthodisme », p. 456.

2. L. Maury, ouv. cit. t. II, p. 306.

tien, un nom s'impose tout de suite, c'est celui de Sankey, « l'évangéliste à la voix d'or », comme on l'a appelé. Aucune biographie ne pourrait offrir plus d'intérêt que celle de cette vie tout entière consacrée à « chanter pour sauver[1] ».

J'ai toujours aimé chanter, dit-il. On m'a dit que j'en avais eu le don depuis ma plus tendre enfance et après ma conversion, je consacrai ma voix au service de Dieu. On a beaucoup critiqué le fait que je n'ai pas eu de culture musicale professionnelle, mais peut-être que si c'eût été le cas, j'aurais perdu une partie de l'individualité qui est l'âme du succès en matière de chant.

A quinze ans, je dirigeais un chœur et à vingt ans, on me nomma directeur d'une École du dimanche de 350 enfants. J'avais donc un travail suffisant.

Je fus électrisé d'entendre le fameux « Pèlerin chanteur », Philip Philip, qui donnait des soirées de chant sacré à travers tous les États-Unis. Pour la première fois, je compris la puissance qu'il peut y avoir dans un solo dont les paroles sont clairement prononcés et chantées avec le sentiment approprié. Je commençai donc à chanter des soli dans les Unions chrétiennes de jeunes gens, et c'est là que je rencontrai, pour la première fois, M. Moody.

Ce fut en effet à la fin d'une réunion, en 1870, où Moody avait été frappé par la belle voix de Sankey que les deux hommes eurent une courte mais mémorable conversation. Avec sa franchise

1. Nous devons tous les renseignements qui suivent à divers articles de journaux ou revues : *L'Éclaireur*, 1er novembre 1908; *La Mission Intérieure*, avril 1912 ; *La Bonne Revue*, octobre, novembre, décembre 1911, janvier 1912.

habituelle, Moody fit subir un bref examen à son interlocuteur :

— Où habitez-vous ?
— Ici, à Newcastle, Pensylvanie.
— Êtes-vous marié ?
— Oui.
— Combien d'enfants ?
— Un.
— Quelle est votre profession ?
— Secrétaire d'un homme politique.
— Eh bien, il faudra laisser ça ! Vous êtes l'homme que j'attends depuis huit ans. Il faut venir habiter Chicago. J'ai besoin de vous.

Sankey, stupéfait de cette façon vertigineuse d'expédier les affaires, ne voulut pas prendre de décision immédiate. Il demanda six mois, après quoi il ferait à M. Moody, à Chicago, une visite qui l'amènerait à se décider. Cette visite eut lieu. Voici comment il raconte les expériences de son dimanche 8 octobre 1871[1].

J'étais assis, avec M. Moody, sur l'immense estrade de Farewell Hall, devant un très grand auditoire auquel il allait parler de l'Enfant prodigue. Soudain, il se tourna vers moi et me dit : « Vers le milieu de mon discours, pourriez-vous chanter *Reviens, oh ! pauvre enfant perdu !* » ?

— Mais je n'ai point d'harmonium pour m'accompagner !

Il montra du doigt les grandes orgues de 15,000 francs qui garnissaient les galeries.

1. *My life and sacred songs*, p. 8, by Ira D. Sankey London, 1909. Sankey naquit à Edinbourg (Pensylvanie), le 28 août 1840 et mourut en 1908.

— Ça ne vous suffirait pas?

Je répondis que ces orgues étaient au contraire beaucoup trop grandes et que d'ailleurs, si je les employais, il me faudrait tourner le dos à l'auditoire et que je ne pouvais pas davantage chanter dans cette position que lui ne pouvait prêcher.

M. Moody acquiesça et il fut décidé que je chanterais sans accompagnement.

Je le fis en tremblant. A la fin du dernier verset :

Reviens, reviens!
Je t'offre les vrais biens!
Une joyeuse fête,
En ton honneur s'apprête.
O pauvre enfant perdu
Reviens, reviens!

M. Moody se leva et dit :

— S'il y en a ici, ce soir, qui désirent se détourner du péché et revenir vers leur Père, qu'ils se lèvent et je prierai pour eux.

Plus de cent hommes se levèrent de suite. Je n'avais jamais vu une réunion pareille. Ce fut, pratiquement, mon premier solo dans les réunions de M. Moody et ce cantique a toujours été l'un des plus utiles de mon répertoire. »

Après cette soirée mémorable, Moody se tourna vers moi :

— Vous retournerez chez vous, demain, mais vous voyez que j'avais raison de vous dire de venir m'aider Maintenant, j'espère que vous allez vous décider aussitôt que possible.

Ce fut le cas et Sankey vint habiter Chicago. Peu après eut lieu le grand incendie de cette ville, qui détruisit, en quelques heures, la maison de Moody,



son église et son hall d'évangélisation. La reconstruction de ces divers bâtiments donna lieu à de nombreuses réunions où Sankey fut un aide d'un prix inestimable.

Ce fut peu après que Moody et Sankey vinrent donner leur première mission ensemble dans les Iles Britanniques. Ils étaient accompagnés de leurs familles.

Ils commencèrent par York et les villes du Nord de l'Angleterre.

Dans chaque réunion, dit Sankey, je chantais *Reviens, enfant perdu*, et un soir, un jeune homme se leva, pendant que je chantais, se précipita vers le fond de la salle, et se jetant au cou de son père duquel il était depuis longtemps séparé, s'écria :

— Oh! père, veux-tu me pardonner?

Le père qui n'était pas chrétien, répondit :

— Oui, mon fils, je te pardonne. Et maintenant, demandons à Dieu de nous pardonner tous les deux.

Et ils s'agenouillèrent ensemble, pendant que les spectateurs émus étaient les témoins de cette touchante réconciliation suivie d'une double conversion.

Alors fut décidée l'impression du recueil de cantiques, connu dans les pays de langue anglaise sous le titre de *Moody and Sankey's hymn book*. Ce n'était d'abord qu'une petite brochure de 15 pages, contenant les solos favoris de Sankey. Elle coûtait deux sous.

Cette chose, si simple en apparence, devait avoir des conséquences immenses. Tout d'abord, les nouveaux chants pénétraient de cette manière dans

des milliers de familles. Ils popularisaient l'idée nouvelle des solos pour les réunions d'évangélisation, par des mélodies qui, malgré leur simplicité (que les amateurs de musique classique méprisent volontiers), sont facilement apprises et retenues.

La vente de ce petit recueil eut un succès qui stupéfia les éditeurs eux-mêmes. Moody était toujours prêt à reconnaître l'immense valeur du chant dans l'évangélisation. — « Je puis chanter aussi bien que M. Sankey, disait-il souvent..., et il ajoutait malicieusement : « dans mon cœur ». Peu de temps avant sa mort il disait encore : « Je suis persuadé que la plupart des gens aiment à chanter, et je tiens à faire du chant un des éléments essentiels de toutes mes réunions. Le chant aide à former un auditoire : même si vous ne prêchez qu'un sermon très sec, vos Églises seront pleines si vous avez des chants qui parlent au cœur. » « Quelques-uns de nos meilleurs cantiques, disait-il souvent, nous les devons à des époques de réveil, à ces époques où dans la famille et dans l'Église, dans l'atelier et dans la rue, les grandes vérités de l'Évangile sont chantées. Le chant est pour le moins aussi important que la prédication pour graver la parole de Dieu dans l'esprit des gens. Durant les quarante années qui se sont écoulées depuis que Dieu m'a appelé à Lui, l'importance de la louange, exprimée par le chant, m'a de plus en plus frappé. »

Quand, par accident, son collègue ne pouvait assister à une réunion, celle-ci perdait beaucoup de son entrain et de son intérêt. Moody disait parfois à son auditoire : « Quand je serai vers la

moitié de mon discours, vous aurez le plaisir d'entendre M. Sankey. »

Et quand le chanteur se levait, nul n'éprouvait plus de satisfaction que Moody. Il savait, instinctivement, quel cantique conviendrait le mieux au thème qu'il avait choisi ou à la prière qui venait d'être faite, et il demandait constamment de solos spéciaux à chaque circonstance.

Le cantique : *Jésus de Nazareth est ici,* et *Venez au Sauveur,* et bien d'autres furent bientôt chantés et sifflés partout. Des profanes en firent même des parodies et quelques-unes des mélodies furent rythmées pour servir de danses. Les journaux comiques firent de leur mieux pour couvrir de ridicule, Sankey et son harmonium.

Néanmoins, l'œuvre continuait par le merveilleux don de l'évangéliste-chanteur.

Sankey mit alors la main sur un nouveau cantique qui devait prendre, dans son ministère, une place considérable : *La Brebis perdue*[1] et qui est resté associé à son nom. Voilà les circonstances racontées par lui-même.

Je voyageais avec Moody, de Glasgow à Édimbourg, lorsque, en lisant un journal religieux, mes yeux tombèrent sur un poème dont les paroles me touchèrent profondément. Je découpai le morceau et le mis dans mon portefeuille, pensant que ce serait peut-être là un cantique à offrir au public écossais assez prévenu contre le chant populaire dans les réunions religieuses. Quelque

1. Traduite par M. Saillens. Voir les *Cantiques populaires,* n° 16.

temps après, dans un immense meeting, M. Moody me demanda tout à coup de chanter quelque chose sur le Bon Berger. Je n'avais point de cantique approprié dans mon recueil, mais je me souvins soudain de ma coupure de journal et je l'avais dans ma poche.

Il me sembla entendre une voix : « Chante ce cantique en improvisant la mélodie. »

J'obéis et prenant le petit morceau de papier, je le posai sur l'harmonium devant moi et avec une prière silencieuse je commençai à chanter.

Note après note, la musique me fut donnée clairement jusqu'au bout de la première strophe. Alors, la crainte me saisit de ne pas répéter le même air pour le second verset. Mais, je regardai de nouveau en Haut dans ce moment solennel et Dieu me donna la même mélodie, note après note, pour chaque verset.

L'impression faite sur l'auditoire fut très profonde... des centaines de personnes pleuraient.

Après la réunion, Moody me dit :

— Où avez-vous pris ce cantique? C'est le plus beau que j'aie jamais entendu!

Je lui racontai l'histoire, et il ne se fatigua jamais de *La Brebis perdue*.

On pourrait raconter sur ce solo fameux une foule d'anecdotes qui prouveraient combien il fut béni pour la conversion d'un grand nombre d'âmes.

Les expériences de Sankey en Écosse devaient être très différentes de celles qu'il avait eues ou devait avoir en Angleterre. Il était alors de tradition qu'aucun instrument ne doit accompagner le chant religieux. Aujourd'hui encore, l'Église presbytérienne n'en tolère aucun.

Dans certains milieux, on parlait, d'un air ré-

probateur, de Sankey et de son « sifflet ». Mais Édimbourg ne put résister longtemps à l'influence de ce chant et à Glasgow une des premières recrues, la plus précieuse, fut le professeur Henri Drummond, cerveau admirable d'organisateur, qui était aussi un grand cœur et que gagna bien vite la chaleur débordante de Moody et la piété joyeuse de son fidèle compagnon.

La vieille Écosse était remuée comme jamais elle ne l'avait été; et dans plus d'une ville on pouvait voir des placards ainsi libellés : « Moody prêchera l'Évangile, Sankey chantera l'Évangile. » Alors, les invitations commencèrent à arriver de toutes les grandes villes d'Écosse où tous les préjugés contre les deux Américains tombèrent rapidement.

La Brebis perdue continua à être le plus populaire et le plus chanté de tous les soli de Sankey. L'exemple de ce dernier engagea plusieurs chanteurs chrétiens à se mettre au service du Maître pour ce travail particulier.

A Glasgow, M. Sankey, pour la première fois en Grande-Bretagne, entreprit de former un chœur pour les réunions d'évangélisation. Ce chœur se maintint pendant *vingt* ans et rendit d'immenses services à la cause de Dieu dans cette ville.

Ce ne fut qu'en 1875 que Moody et Sankey vinrent à Londres. Sankey chanta, dans le grand théâtre de Haymarket, devant des milliers d'auditeurs, charmés, puis convaincus, les plus beaux des quelques huit cents cantiques de sa composition, que la reine d'Angleterre, s'il faut en croire des infor-

mateurs sérieux, entendait volontiers de sa loge royale et rejouait ensuite sur l'harmonium de ses enfants pour remplir les longues heures des dimanches pluvieux... et que les mineurs d'Écosse, dans leurs galeries ou au cours de réunions populaires, laissent échapper à pleine voix entre deux rangées de dents étonnamment blanches, sur le fond noir d'un visage couvert de poussière et de charbon. Une bonne moitié de nos cantiques Mac All a emprunté des mélodies au recueil de Sankey; elles se sont étonnamment vendues, et auraient pu constituer une fortune à leur auteur, qui abandonnait tout droit d'auteur et consacrait ses bénéfices à la cause du Maître qu'il chantait!

Un de ceux qui assistèrent en 1875 au grand meeting de Londres, dans le Brow Road Hall, écrivait :

Il est évident que le réveil est dû en partie au chant de M. Sankey. Il a une voix d'une clarté et d'une puissance merveilleuses, qui résonne à travers l'immense hall comme une trompette d'argent. Il articule chaque mot très distinctement, et il met dans ce chant tellement d'âme, que l'on oublie l'art du chanteur. Le cantique pénètre immédiatement dans le cœur, comme on peut s'en convaincre en voyant tous les yeux fixés avec une singulière intensité sur celui qui chante.

Bien des musiciens discutaient entre eux la merveilleuse influence du chant de Sankey, et se demandaient par quel mystérieux moyen ce vocaliste nouveau faisait pleurer son auditoire d'une façon encore inconnue dans la salle de concert (les réunions avaient lieu à l'Opéra). Ils s'étonnaient de ce qu'ils appelaient le « succès » de Sankey, mais

ils en ignoraient le véritable secret, c'est-à-dire, l'abandon absolu du chanteur à l'influence du Saint-Esprit, qui peut seul émouvoir de cette manière le cœur humain[1].

Spurgeon était un ami enthousiaste de Moody et de Sankey pendant leur mission, et les deux évangélistes prêchèrent et chantèrent plusieurs fois dans son Tabernacle.

Un dimanche, Sankey faisant partie de la congrégation, Spurgeon, sans plus de cérémonie, l'interpella et le pria de venir sur l'estrade pour enseigner à l'assistance le cantique : *Sonnez les cloches du ciel*[2].

Sankey acquiesça et bientôt des milliers de voix dans l'immense tabernacle faisaient résonner l'inspirante mélodie de ce beau chant.

Lord Shaftesbury dit publiquement que même si Sankey n'était venu à Londres que pour enseigner aux gens le refrain *Tenez ferme, car j'avance,* cela en eût valu la peine.

On a évalué à 2,500,000 personnes ceux qui ont assisté aux 285 services tenus dans la métropole par Moody et Sankey. Et on peut dire que le chant de ce dernier a été pour des centaines, dans toutes les classes de la société, un encouragement à suivre la voie étroite qui mène à la vie. Ce fut aussi le commencement d'un emploi beaucoup plus fréquent des solos et des cantiques dans l'évangélisation.

1. Mission Intérieure 1912.
2. Traduit par M. Saillens. N° 11 des *Cantiques populaires.*

Une fois, après un solo, dans le solennel silence qui suivit, on entendit une voix d'enfant qui disait :

— Je voudrais que cet homme chante encore!

Moody entendit et se tournant vers son compagnon, il dit :

— Monsieur Sankey, on vous ordonne de chanter encore.

Et il chanta encore avec une merveilleuse puissance.

Le *Daily News* écrivait : « Sa voix pourrait l'élever à la scène de l'Opéra » et certaines personnes auraient voulu l'inviter pour chanter des morceaux à des soirées!

On cite un grand nombre de conversions remarquables par le moyen de la mission Moody-Sankey. Notons la suivante racontée par l'homme lui-même, M. Russel.

J'étais grand amateur de courses de chevaux. En dehors de cela, je passais mon temps à jouer aux cartes, à courir les bals et les théâtres. Je me mis à parier aux courses et mon cheval gagnant toujours, je me grisai de mes succès, mais le jour vint où je perdis tout et je commençai à être fort angoissé.

A cette époque, j'entendis parler, dans les journaux quotidiens, de Moody et de Sankey. On annonçait leur arrivée à Londres pour un certain jour et justement la veille de ce jour, je revins d'une course absolument désespéré. J'étais parfaitement ignorant du salut et du message de l'Évangile, mais (quoique cela puisse paraître bien stupide et bien mal) je m'agenouillai seul dans ma chambre, devant une peinture de mon père mort pendant mon absence et là, je fis le vœu devant lui et devant Dieu

que je ne retournerais plus aux courses avant d'avoir demandé à Moody si on peut être à la fois chrétien et joueur.

Le soir de la réunion, je m'assis près de la plate-forme. J'écoutai le discours d'une façon assez distraite. M. Sankey chanta : *Reviens, oh! pauvre enfant perdu, reviens,* et quoique touché par cette invitation, je ne restai pour la seconde réunion que le lendemain soir.

M. Moody vint me parler et je lui posai la fameuse question. Il me serra fortement la main et me dit :

— Êtes-vous chrétien?

Si quelqu'un m'avait demandé cela auparavant, je l'aurais traité d'impertinent, mais avec cet homme-là, je trouvai la chose acceptable. Pour la première fois, il me sembla comprendre que je n'étais pas un chrétien dans le sens où il l'entendait.

— Non répondis-je, je ne le suis pas.

— Voudriez-vous le devenir?

— Oui.

— C'est bien. Attendez quelques minutes.

Il voulait parler à deux ou trois jeunes gens qui s'éclipsaient.

Puis il m'appela et après un instant de conversation, je vis la lumière.

Ma conversion a donc été subite, mais non moins solide pour cela.

J'étais auparavant un homme heureux. Je ne pense pas qu'on puisse être, loin de Christ, plus heureux que je ne l'étais. Il me sufffisait d'être sur le dos d'un cheval et je n'enviais le sort d'aucun roi.

Mais aujourd'hui, je sens que c'était là un bien misérable bonheur et après avoir suivi Jésus-Christ bien des années, je puis dire que ma joie va en grandissant tous les jours.

Avant de retourner en Amérique, les deux évangélistes reçurent les plus grands encouragements à Londres, depuis la reine Victoria elle-même, jusqu'au plus humble de ses sujets.

« Il est impossible, dit M. Comtesse-Vernier dans la *Bonne Revue*, surtout maintenant que tant d'années se sont écoulées, de donner une idée bien exacte des résultats obtenus par cette célèbre campagne. Mais tous ceux qui s'en souviennent, disent que rien auparavant, dans la grande Cité commerçante, ne l'avait égalée. Les critiques étaient réduits au silence par les solennels résultats, et les prophètes pessimistes (comme il y en a partout) furent obligés de constater que « cela a tenu ».

Après une dernière réunion à Liverpool, Moody et Sankey retournèrent en Amérique. C'était en août 1875. Le succès qu'ils avaient eu en Angleterre rendait leurs compatriotes encore plus désireux de les entendre. Dans toutes les grandes villes des États-Unis, d'immenses halls furent loués et des foules s'y pressaient.

Le chant de Sankey était une véritable révélation à beaucoup de gens. Un écrivain connu disait, à New-York, que d'entendre chanter à des milliers de personnes : *Sur Toi je me repose*, était acquérir une idée absolument nouvelle de ce que peut être le chant à l'unisson.

L'histoire de ce cantique si connu en France[1] est singulièrement touchante :

1. Traduit par M. Théodore Monod, *Cantiques populaires*, n° 122.

L'auteur, Miss Fanny Crosby, aveugle depuis sa plus tendre enfance, a composé des centaines d'hymnes chantées par les chrétiens du monde entier, mais elle accorde sa préférence personnelle à celui-ci qui a apporté la consolation à des millions de cœurs attristés. Voici comment elle raconte la façon dont le cantique fut écrit :

Le compositeur chrétien, H. Doane, vint me voir un matin et me dit qu'il désirerait vivement que j'écrivisse des vers pour une mélodie qu'il venait de composer. Mais il devait prendre le train dans 40 minutes et il fallait à tout prix que j'arrive dans ce laps de temps.

— Pouvez-vous le faire? me demanda-t-il.

— Nous essaierons, dis-je, en souriant.

Je montai dans ma chambre et, comme d'habitude, je m'agenouillai pour demander l'assistance divine avant d'écrire.

En moins d'un quart d'heure, j'avais fini le cantique, mais je crois réellement que le Saint-Esprit l'avait dicté. Il était destiné à la mission sublime de consoler les isolés et les découragés.

J'ai entendu une foule d'anecdotes à son sujet. Une des plus touchantes est celle que me raconta M. John Hall, un des plus éminents pasteurs de New-York. Il allait, un jour, visiter un de ses paroissiens dont la petite fille était très malade. Le père, tout en larmes, vint recevoir M. Hall au salon et le pasteur s'écria : « Est-elle partie? » — Pas encore, sanglota le pauvre homme, mais elle me demande une chose impossible. Moi qui n'ai jamais chanté de ma vie, elle veut à tout prix que je chante :

Sur toi je me repose
O Jésus, mon Sauveur.

— Cela ne fait rien, mon cher ami, dit le pasteur. Je vais monter et le lui chanter.

C'est ce qu'il fit, et lorsqu'il fut arrivé aux dernières lignes du dernier verset :

C'est assez de ta grâce
Pour vivre et pour mourir,

la petite âme rachetée s'envola, heureuse et satisfaite[1].

La visite que Moody et Sankey firent en Europe, en 1881, fut reçue avec un enthousiasme indescriptible. Sankey s'aperçut vite avec joie que tous les cantiques de son recueil étaient sus et qu'il n'avait qu'à entonner pour que l'assemblée suivît immédiatement.

Pressés de venir à Paris, les deux évangélistes acceptèrent la demande qui leur était faite et vinrent dans la capitale en octobre 1882; ils tinrent des réunions à la Chapelle américaine d'abord, puis à l'Étoile et à l'Oratoire. Dans les numéros du 21 et du 29 septembre 1882, un rédacteur au *Christianisme* exprimait ainsi son opinion :

Le chant y tient une grande place. Les cantiques empruntés au recueil de M. Sankey sont fort beaux et la musique en est assez connue pour qu'une grande partie de l'assemblée unisse sa voix à celle du chœur. M. Sankey tient l'harmonium et de temps en temps chante un solo. Il a à la fois une voix très puissante et très douce, d'un timbre magnifique, mais ce qui frappe surtout, c'est la

1. Miss Crosby était une grande amie de Sankey, et une des plus douces fêtes de la « poétesse » aveugle était de l'entendre chanter. C'est à l'instigation de l'évangéliste-chanteur qu'elle écrivit un très grand nombre de ses cantiques les plus populaires.

manière dont il accentue les paroles et s'attache à en faire ressortir le sens, comme si la musique n'était pour lui qu'un moyen de les faire pénétrer plus avant dans les cœurs. Lui aussi s'oublie et ne songe qu'à mettre au service du Seigneur le talent musical très remarquable dont il est doué.

On a dit de Moody qu'il était capable d'empoigner son auditoire comme Napoléon ses soldats. Non moins merveilleux était le pouvoir de Sankey. Une fois, par exemple, un plaisant cria : « Au feu ! » en pleine réunion. En quelques mots remarquables, Moody calma la panique qui commençait et pria Sankey de chanter un solo. A peine les notes mélodieuses et les paroles rassurantes avaient-elles résonné, que tout le monde se rasseyait, et bientôt l'ordre complet était rétabli.

Ce fut quelques années après, en 1899, à Northfield, à 62 ans, que mourut le cher compagnon de Sankey et l'un des plus grands évangélistes du siècle passé.

Au printemps de 1900, les deux évangélistes devaient faire une nouvelle tournée en Angleterre. Une fois seul, Sankey remit son voyage à l'automne. Il fit publier qu'il visiterait seulement « quelques heureuses scènes des labeurs passés » en donnant des « réunions de chant sacré et d'anecdotes », comme il l'avait fait aux États-Unis avec succès. Il chantait et racontait les incidents intéressants des années d'autrefois.

Quand il arriva à Londres, en septembre 1900, le fameux chanteur fut accueilli avec enthou-

siasme : un grand meeting de bienvenue fut tenu, le 13 septembre, à Exeter-Hall, où vingt mille personnes se pressaient. Les hommes les plus connus du Royaume-Uni y recevaient M. Sankey, et le fameux président sir George Williams serra sa main de la part de toute l'assistance.

Lorsque le chanteur lui-même se leva, des applaudissements formidables éclatèrent : l'enthousiasme était délirant.

Puis, s'asseyant à son petit orgue américain, Sankey chanta : *Quand les brumes seront dissipées*, et « on aurait entendu tomber une épingle pendant que la voix, encore si merveilleuse et si douce, flottait, tranquille comme un ruisseau qui roule ses ondes vers la grande mer ».

Une simple anecdote montrera à quel point le chanteur chrétien était célèbre :

Plusieurs fois déjà, alors qu'il était encore en pleine activité, le bruit avait couru de sa mort soudaine. Toute l'Amérique en était affectée...

« Quel malheur, disait à Sankey lui-même un voyageur rencontré, un jour; en chemin de fer; quel malheur que Sankey soit mort! J'aurais bien voulu l'entendre chanter son *Quatre-vingt-dix-neuf brebis*..., etc.

SANKEY. — C'est un de ses chants préférés; il est très beau.

LE VOYAGEUR. — L'avez-vous entendu?

SANKEY. — Oui..., souvent!

LE VOYAGEUR. — Quels hommes sont-ce donc, ces deux hommes : Moody et lui?

SANKEY. — Des hommes très ordinaires, comme vous et moi. »

Et, au moment de quitter le train, Sankey de lui dire : « Je sais ce qui reste de Sankey : je suis Sankey... » L'autre jamais ne voulut le croire : Sankey était mort.

Quelques mois après son retour en Amérique, Sankey fut frappé de cécité. Le chanteur, désormais aveugle, reprit cependant ses cantiques et son petit orgue. Il chantait encore, de mémoire, ses hymnes préférés, et, malgré que sa voix fût cassée par l'âge ou la maladie, il chantait toujours. Il chantait encore au moment de mourir! Après 68 ans de vie, dont 38 furent consacrés à célébrer, sans recherche, sans étude visible, sans affectation, mais avec une âme généreuse, dont l'ardeur passait dans sa voix merveilleuse de baryton, l'unique Sauveur du monde. Cette histoire est, sans contredit, un magnifique exemple de ce que le « chant pour sauver » a pu faire.

Sankey a fait école : on a vu depuis les deux frères Weaver parcourir l'Angleterre, l'un chantant, l'autre haranguant le peuple; on a vu M. Alexander promener, avec le docteur Torrey, le *Glory song* dans les cinq parties du monde...

§. 3. *Le rôle du chant dans la mission Torrey-Alexander*[1]. — L'action d'Alexander s'y fait profondément sentir : elle trouve place avant, pendant et après chaque meeting.

1. Le livre de M. le professeur H. Bois : *Le Réveil au pays de Galles* (Toulouse, 1905), nous donne des renseignements précieux sur cette mission, à laquelle le chapitre v du livre est consacré.

Le compagnon du docteur Torrey apparaît toujours vingt minutes au moins avant le commencement de la réunion dans l'immense salle de Brixton-Hall, à Londres, pour faire répéter un cantique par l'assemblée ; il fait chanter successivement les hommes seuls, les femmes seules, l'assemblée seule, puis le chœur seul, enfin tous ensemble, car « Alexander veut que tout le monde chante. Il insiste. Chacun doit chanter. Quiconque n'a jamais chanté dans sa vie doit chanter aujourd'hui. Et, si vous n'avez jamais chanté, commencez tout de suite... Apprenez le cantique par cœur, s'écrie-t-il, de telle sorte que, si vous perdez le livre, vous ne perdiez pas le chant[1] ! » Il prépare ainsi par le chant, qui seul, dans cette mission, revêt un caractère émotif, l'arrivée et le discours de Torrey.

Pendant la réunion, Alexander fait chanter plusieurs hymnes ; puis, lorsque Torrey « éprouve » l'assemblée, voyant que le nombre des conversions diminue, « Alexander chante un solo de sa belle voix de baryton, avec une articulation si nette qu'on ne perd pas un seul mot. Et le nombre des conversions se relève un instant[2] ».

Enfin, lorsque Torrey se retire, il laisse « Alexander continuer encore un peu de chant après son départ. Par exemple, il fait monter sur l'estrade un jeune homme, un soliste, pour chanter le *Dites à ma mère que je serai là*[3] : il fait répéter au soliste

1. M. Bois, *op. cit.*, p. 151.
2. M. Bois, *op. cit.*, p. 160.
3. N° 27 des *Chants de Réveil,* mélodiés par L'Étoile.

la dernière strophe, et pendant le chant même, où le jeune homme met toute son âme, il demande à ses auditeurs s'ils ne veulent pas donner leur cœur à Jésus. Et plusieurs, « ne pouvant résister à ce qui leur semble être comme un appel d'outre-tombe, comme la voix de leur mère bien-aimée elle-même, plusieurs qui avaient résisté à toutes les sommations de Torrey sentent, à ce moment-là, leur cœur se fondre, et, dans un mouvement irrésistible, ils se lèvent, ils se donnent au Sauveur en lui répétant, eux aussi : « Seigneur Jésus, dis à « ma mère que j'irai la rejoindre au ciel[1]. »

Ainsi l'action de la musique enveloppe l'action de la parole; elle la prépare, elle l'accompagne et l'encadre en la soulignant; elle la résume à la fin, elle insiste et tente de lancer un dernier trait dans le cœur des auditeurs. Les résultats semblent même immédiats, se traduisant, après le solo, par une augmentation du nombre des conversions; en tout cas, il y a là un concours de forces, et Alexander est certainement pour beaucoup dans le succès.

Nous extrayons du journal de M. le pasteur Houter, *la Mission intérieure*, quelques lignes sur le « docteur Torrey en Irlande » :

La campagne du docteur Torrey, à Dublin, a été couronnée d'un grand succès. Plus de 760 conversions ont été enregistrées aux réunions du soir et plus de 400 aux deux services pour enfants; mais il est évident que là ne se borne pas le bien accompli par la mission.

1. M. Bois, *op. cit.*, p. 154.

Le principal but que visaient les évangélistes — atteindre toutes les classes de la population — a été atteint. Bien des gens qui vinrent comme simples spectateurs, poussés par la curiosité, ou pour entendre les beaux chants du soliste et du chœur, repartaient impressionnés; puis ils revenaient dans un tout autre esprit, et, quand on les invitait à le faire, ils se levaient à leurs places pour déclarer qu'ils s'enrôlaient au service du Maître.

Le dernier dimanche, après midi, le docteur Torrey parla « des obstacles sur le chemin de l'enfer ». Quand il déclara que Dieu ne désire pas que personne soit perdu et qu'il énuméra les obstacles qu'il a placés devant les hommes pour les sauver de l'enfer, il y eut un grand silence dans la salle. Il dit qu'un des principaux obstacles, ce sont les prières d'une mère. Tout autour de la salle, on pouvait voir des têtes penchées, des larmes coulant le long des visages. Mr. Mac Ewan chanta en solo avec beaucoup d'expression : *Dites à ma mère que je serai là.* De nombreux hommes trouvèrent Christ cet après-midi, et leurs larmes de repentance se transformèrent en un fleuve de joie.

M. Alexander a accompagné récemment à Belfast (Irlande) un autre évangéliste, M. Chapman. En voici un petit écho :

Le docteur Chapman, un revivaliste américain de la taille du docteur Torrey, et M. Alexander, qui assistait précédemment ce dernier, ont dirigé à Belfast, en octobre et novembre passés, une campagne de Réveil de cinq semaines, dont les résultats ont été vraiment grandioses.

Fréquemment, le bâtiment loué (2,500 places) ne suffisait pas pour les foules qui se présentaient; des services supplémentaires durent être tenus dans une autre grande salle par des membres de la mission.

De nombreux choristes et auditeurs avaient chanté sous la direction de M. Alexander, huit ans auparavant, lorsqu'il vint travailler dans cette ville avec le docteur Torrey; ils étaient heureux de le revoir à leur tête, aussi inspirant que jamais. Bientôt le vaste auditoire chantait avec enthousiasme, et il était vraiment réconfortant, à notre époque de scepticisme, d'être témoin de la joie et de la cordialité qu'il mettait à chanter les hymnes de l'Évangile.

Les diverses réunions augmentèrent chaque jour en ferveur, et un grand nombre de demandes de prières furent envoyées aux évangélistes. Il y régna un esprit de profonde solennité.

Un dimanche soir, après que M. Alexander eut fait chanter l'assemblée avec enthousiasme jusqu'à l'arrivée du docteur, celui-ci prit son texte dans Ecclesiaste XI, 9 : « Dieu t'appellera en jugement », et fit un émouvant appel à une décision immédiate pour Jésus-Christ.

La puissance du Saint-Esprit accompagna ce discours, et les cœurs des chrétiens furent remplis de joie en voyant soixante-quatre hommes se lever pour manifester leur désir de suivre Christ. Quelques aides qui ont pris part à d'autres missions disaient qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir assisté à une soirée aussi impressive et émouvante.

(*L'Aube.*)

Enfin, c'est avec plaisir que nous pouvons citer, grâce à la *Bonne Revue*, dont nous extrayons ces lignes, l'opinion de M. Charles-M. Alexander sur le chant pour le service du Christ, ce qui nous dispense de tout commentaire :

Mes expériences.

Voici bien des années que j'ai la joie de chanter et de

faire chanter les louanges de Dieu. Pendant ce laps de temps, j'ai fait bien des découvertes dans le domaine du chant chrétien.

C'est une étude passionnante que de rechercher quels sont les cantiques qui ont les meilleurs résultats quant au but que nous poursuivons.

D'après mon expérience, le chant d'appel doit être *touchant*. Celui qui n'a pas cette qualité doit bientôt disparaître. Certains cantiques, sans aucune prétention littéraire, ont été traduits en dix-sept langues tout simplement parce qu'ils avaient ce sentiment de tendresse et de pathétique qui touche les cœurs. Parmi ceux-là sont *The Glory song*[1] et *Thell Mother I'll be there*[2] (Dites à ma mère que j'y serai).

Au sujet de ce dernier, j'ai un des souvenirs les plus surprenants de ma carrière.

Un de mes amis, serviteur de Dieu très doué, avait découpé ce cantique dans un petit journal et me l'envoya avec le conseil de l'essayer dans nos réunions.

Je le portai dans ma poche pendant un an sans jamais le chanter.

Un soir, à la fin d'une prédication, je fus appelé à chanter un solo.

Je regardai l'immense auditoire et vis qu'il était en majorité composé d'hommes, surtout d'employés de chemins de fer.

Je désirais vivement être utile; mais, ne sachant que choisir, je chantai *Tell Mother I'll be there*. Ce soir-là, bien des hommes se convertirent. Un grand gaillard, chauffeur-mécanicien, me dit, à la fin de la réunion : « Le sermon m'a laissé froid : les paroles de ce genre ne me touchent

1. Traduit par M. Rochedieu, n° 6 des *Chants de Réveil*, édités par Ed. Mack. Lausanne, 0 fr. 50.
2. Celui-ci n'est pas traduit en français.

pas. Mais, quand vous avez chanté, j'ai pensé à ma chère vieille mère sur son lit de mort, il y a deux ans, et mon cœur a été brisé. Je lui avais promis de la retrouver au ciel et de m'y préparer, et, au lieu de tenir ma promesse, après son enterrement je me suis plongé toujours davantage dans les plus grossiers péchés jusqu'à ce soir. Maintenant, son Sauveur est le mien, et je suis prêt, grâce à Dieu, quand Il m'appellera, à la retrouver au ciel. Chantez ce cantique tous les soirs, s'il vous plaît. J'amènerai des camarades, et je suis sûr qu'ils seront gagnés. »

Tous les soirs qui suivirent, cet homme se levait et demandait : *Dites à ma mère que j'y serai*, et bien des âmes furent amenées à Christ par ce moyen.

Je l'ai employé constamment depuis et j'ai vu jusqu'à 160 hommes se lever à la fois, pendant que je chantais, pour exprimer le désir de se convertir, avant même que la prédication eût été faite. Partout, le même effet fut produit. Il atteint toutes les classes parce que tout le monde a une mère.

Un soir, pendant notre Mission avec le docteur Torrey, au Royal Albert Hall, je chantai ce cantique et un jour ou deux plus tard je reçus la touchante lettre qui suit :

CHER MONSIEUR ALEXANDER,

Je ne puis pas finir cette journée sans vous remercier pour votre beau solo *Tell Mother I'll be there*. J'ai écouté avec le plus grand intérêt le discours du docteur Torrey sur : *Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier?* et il m'avait convaincu dans une certaine mesure que j'étais dans un mauvais chemin. Mais quand vous avez chanté ce cantique, j'ai été frappé immédiatement et aussitôt que vous avez eu fini, je suis rentré chez moi. Impossible de dormir. Mais quand l'aube parut, j'étais au bercail du Bon Berger. J'ai quitté le toit paternel depuis quelque temps et je me disposais à y retourner pour annoncer à ma mère la bonne nouvelle. Mais ce matin,

j'ai reçu la carte ci-incluse et j'ai le cœur brisé... car j'arrive trop tard.

La carte que cette lettre renfermait ne portait que ces simples mots :

CHER JEAN,

Notre mère est morte ce matin à huit heures.

Mais les prières de cette mère chrétienne avaient été exaucées avant qu'elle eût franchi les célestes portiques.

* * *

De nouveaux cantiques sont aussi nécessaires que de nouveaux vêtements. Beaucoup d'évangélistes, cependant, négligent ce moyen d'attirer et de toucher les âmes.

Bien présentés, avec tact et avec sagesse, ils suffisent à transformer un auditoire apathique ou une école du dimanche médiocre.

Quand je choisis un cantique, j'emploie ce critère : Amènera-t-il les âmes à Jésus-Christ ?

Il faut aussi que l'air soit mélodieux et coulant, qu'il possède ce charme qui, comme les paroles, doit atteindre les cœurs et les âmes.

CHARLES-M. ALEXANDER.

§ 4. *Le rôle du chant dans le Réveil au Pays de Galles*[1]. — Tout le monde sait le rôle « énorme » qu'a joué et que joue encore le chant au pays de Galles. Rappelons en passant que le dernier réveil

1. Nous avons utilisé, surtout pour ce paragraphe, le bel ouvrage de M. le professeur H. Bois, déjà cité, et un travail inédit de M. P. Jacot sur *l'Évangélisation par le chant.*

a été appelé le « Réveil chantant » à cause de la place prépondérante qu'il a donnée au chant dans ses assemblées.

L'âme galloise, trop heureuse et trop naïve pour exprimer par des paroles la joie du salut, l'a traduite par son chant. Les brises du printemps spirituel — les mêmes qui passaient jadis sur les radieuses campagnes de l'Ombrie — ont passé sur les tristes bourgades enfumées des mineurs gallois et sur les landes mélancoliques d'Anglesey. Et ce peuple s'est mis à chanter. La harpe des vieux bardes a vibré une fois de plus, et jamais elle n'avait rendu un son plus doux et plus pénétrant, car, cette fois, elle célébrait l'amour du divin Crucifié[1].

C'est que « la religion, dit M. R. Saillens, est chose ailée. Elle s'exprime en chantant, par des chants souvent naïfs mais dont la beauté n'est incomprise que par les natures faussées dont le goût a été corrompu »[2].

A la fin de son chapitre sur les causes occasionnelles humaines du Réveil, M. Bois écrit ceci : « Instruction, chant (fêtes de chant et éducation musicale), prière, nous avons là les trois puissants facteurs qui, rattachés eux-mêmes aux Réveils passés, ont préparé et finalement provoqué l'explosion du Réveil actuel ».

« A Bangor, c'est le chant non prémédité d'un cantique qui l'a fait éclater. Dans le fumoir du

1. Henri Monnier, *Le Réveil au Pays de Galles*. (*Foi et vie*, 1906, p. 629).
2. *La Croix de J.-C. et l'Évangélisation*, p. 37.

Collège de l'Université, un étudiant s'est mis à fredonner la mélodie Aberystwyth ; bientôt le murmure s'est changé en un chant et bientôt... voilà que tous les étudiants présents se sont trouvés à genoux ! C'était le Réveil[1]. »

Les journaux et les revues ont donné des détails sur le rôle qu'occupe le chant dans les réunions galloises ; un journal français, *l'Européen*, dit[2] :

Longtemps avant l'arrivée de M. Evan Roberts, l'assistance entassée s'échauffe et donne des marques d'impatience ; alors, pour l'exciter graduellement, on commence la première partie du programme.

Tous les Gallois sont des chanteurs et n'ont pas besoin qu'on leur donne l'exemple. Mais tandis que les Réveils précédents atteignaient principalement les hommes, celui-là se distingue par une active participation des femmes, et donc par une surabondance des manifestations spécialement féminines, notamment de la musique. Voilà comment se réalise la prédiction du docteur Parry qui, dès 1891, avait annoncé un réveil en musique : même R. W. T. Stead, qui vient de faire un tour sur les lieux, prétend que ce Réveil se propagera proportionnellement aux aptitudes des gens pour le chant, non par la prédication[3].

Evan Roberts se fait suivre partout par cinq « sœurs chanteuses » parmi lesquelles Mme Kate Morgan Llewelyn, fameuse contralto galloise, et miss Rees de Gorseinon, que tout le monde compare à une jeune nonne. Evan dit

1. M. Bois, *op. cit.*, p. 245.
2. Citat. dans P. Jacot.
3. C'est en effet ce qu'a pu constater M. Bois : « Le Réveil, marchant par la puissance du chant plutôt que de la prédication, ne s'est guère éloigné des régions où le peuple chante », p. 243.

qu'il ne peut pas se séparer d'elles ; et, en effet, leurs voix préparent l'exaltation de la foule. Elles chantent des hymnes bibliques, populaires depuis longtemps ; l'assistance reprend les refrains, se grise à force de les répéter et finalement éclate en sanglots. — Le samedi 3 décembre, une des cinq sœurs, miss Annies Davies, s'arrête au milieu d'un morceau, suffoquée par les larmes et tombe ; un brusque silence se fait. Evan Roberts pleure, les autres se contiennent : cette tension aurait causé des malheurs si Mme Morgan n'avait pas entamé un autre morceau.

C'est l'appréciation d'un journal politique, voici maintenant l'opinion d'un journaliste anglais, W. P. Stead. Le 15 décembre 1904, un rédacteur du *Methodist Times* interwiewa M. Stead ; à un moment donné, comme ce dernier comparait le Réveil à une tempête, il se vit interroger :

Alors pensez-vous que nous soyions sur le passage de la tempête ?...

Et M. Stead de répondre :

Il faudrait d'abord pouvoir répondre à une question qui vous surprendra : Pouvons-nous chanter ? Jusqu'ici le Réveil a marché par la puissance du chant plutôt que par la prédication. Dans le Pays de Galles, il n'y a que des oiseaux chanteurs.

Dans un autre journal anglais du 15 décembre 1904, le *Christian World*, Stead écrivait :

Un caractère spécial de ce réveil, c'est que l'Évangile y est chanté plutôt que prêché. La foule tout entière chante

sans livres d'hymnes, sans invitation spéciale, spontanément, de tout son cœur. La plus belle prédication même semble faible, comparée à ces psaumes, ces hymnes, ces cantiques spirituels, dont les paroles, le rythme et la cadence ne sortent plus de la mémoire.

Stead terminait cet article en indiquant le grand rôle que jouaient les « sœurs chantantes » :

Les chants des sœurs qui l'accompagnent de lieu en lieu sont aussi indispensables à Evan Roberts que ceux de Sankey l'étaient à l'œuvre de Moody.

Et enfin W. P. Stead, encore dans le numéro du 13 décembre du *Daily Chronicle* écrivait :

On chante les trois quarts du temps..... On peut voir l'influence du Saint-Esprit agissant sur l'assemblée comme celle du vent qui se joue sur l'eau d'un étang. Si quelqu'un, entraîné par ses sentiments, prie trop longtemps ou ne touche pas la note juste, quelqu'un entame un chant. L'assemblée hésite un instant. Si elle se décide à écouter et à prier, le chant s'éteint; si, comme c'est le cas le plus fréquent, les gens se décident à chanter, tout autre son se trouve bientôt noyé dans la puissante harmonie du cantique.

« Tel est l'amour du Gallois pour le chant, dit M. Bois, que, lorsqu'une assemblée est profondément émue, joyeuse, reconnaissante, c'est parfois une frénésie de chant qui s'empare des assistants... Pour moi, il m'est souvent arrivé de souhaiter que ces chants indéfinis se prolongent encore[1]. »

1. M. Bois, *op. cit.*, p. 260, 261.

M. D. Lortsch, qui est allé aussi au pays de Galles, a fort bien exprimé la même impression :

Jamais, dit-il, aucune prédication ne nous a fait goûter les puissances du siècle à venir comme les cantiques des Gallois. Ces chants sont avant tout des chants de louange. Il y a loin de ces chants à d'autres chants, où, dans certains milieux, les chrétiens semblent vouloir se griser de leurs « privilèges ». Leurs chants nous faisaient penser aux vieillards de l'Apocalypse, qui jettent et jettent encore leurs couronnes devant le trône de Dieu. Et n'est-ce pas ce caractère de louange qui explique la force irrésistible de ce chant? Il y a une puissance incomparable dans ces chants, dans ces strophes entonnées spontanément et qui sont reprises indéfiniment, jusqu'à dix et vingt fois de suite, tantôt par une voix, tantôt par une autre. Et cela paraît toujours trop court. Ce chant nous faisait penser aux vagues de la mer. Vous en voyez une qui déferle majestueusement. Elle vient mourir sur les rochers, et, après l'avoir suivie *con amore*, vous éprouvez peut-être un peu de mélancolie en vous disant : C'est fini! Pas du tout. Derrière, il en vient une autre, plus belle, plus fière; puis une autre, puis une autre, et jamais l'Océan n'épuise sa puissance. Tel est ce chant, véritable houle qui passe et repasse sur l'assemblée. Ici, on ne contemple pas : on est en pleine eau. On est entraîné, on perd pied. Comme pour le prophète dans sa vision, l'eau est si profonde qu'il faut y nager[1].

Un tel chant peut évidemment accomplir de grandes choses.

1. D. Lortsch, cité par M. Bois, *le Réveil au pays de Galles*, p. 261.

Pour le comprendre, il faut voir ou plutôt entendre chanter les nouvelles églises dans les postes d'évangélisation, ou ces nouveaux groupements de prosélytes dans les Solidarités, écrit M. Maury. Oh! comme le chant lent, traînant, monotone, ennuyeux, larmoyant, fatigué, de nos vieilles églises est différent de ces cantiques, joyeusement entonnés, enlevés avec un entrain qui ne se lasse pas!

Un jour que Stead demandait à Evan Roberts s'il trouvait utile le ministère des sœurs qui l'accompagnaient pour chanter, il répondit :

Très utile! Je ne me sépare jamais d'elles sans avoir le sentiment qu'il manque quelque chose à mes moyens. Le chant est très important.

D'ailleurs, Evan Roberts est lui-même très musicien : il a, paraît-il, dans sa chambre, un harmonium, un violon, une violle, une mandoline... Sans doute, doit-il s'en servir!!

Que sont ces sœurs chantantes qui accompagnent un peu partout Evan Roberts?

Mme Saillens nous donne quelques renseignements dans sa brochure sur le *Réveil au pays de Galles :*

Des jeunes filles, dit-elle, évangélisent aussi en chantant. Ce sont des personnes très simples, presque toutes jeunes, qui ont été converties depuis le début du Réveil.

Mlles Maggie et Annie Davies sont filles d'un mineur, musicien et maître de chapelle. Leur mère, très pieuse, les avait déjà engagées à se servir de leur voix pour la cause de Dieu, mais elles ne chantaient que dans les chœurs, dans les soirées ou concerts de la ville.

Annie Davies, qui a la plus belle voix, se préparait, avant sa conversion, à devenir une cantatrice de profession et étudiait à cet effet. Elle a abandonné ses études pour aller de village en village chanter les louanges de Dieu. Elle chante d'une voix si pathétique qu'elle fait souvent couler les larmes des milliers d'auditeurs qui l'entendent tous les soirs.

Sa sœur aînée a une belle voix de contralto et chante souvent des duos avec elle ou des quatuors avec trois autres dames.

Mme Kate Morgan Llewelyn était une cantatrice très aimée du public; elle s'est convertie et a quitté le théâtre pour se donner tout entière à l'évangélisation. Son cantique favori : *Dites à ma mère que j'irai la rejoindre,* qu'elle chante avec une expression extraordinaire, a déjà amené au salut beaucoup d'enfants prodigues.

« Il y a aussi un jeune homme, Jenkins, qui chante des *soli* d'une voix douce et pénétrante, appropriés à la circonstance, en harmonie avec l'état de l'assemblée ou avec les paroles prononcées par les revivalistes Evan ou Dan Roberts ou Sidney Evans. L'impression que ces chanteurs et chanteuses produisent est telle que « l'assemblée est suspendue à leurs lèvres ». Puis, « en sortant, dans les rues, à la station du chemin de fer, le soir, on entend retentir le chant qui a ainsi fasciné et électrisé. On l'entend sous toutes les formes : chanté en parties par de petits chœurs improvisés, chanté isolément, fredonné, sifflé... » (M. Bois.)

Telle est la place vraiment prépondérante que le chant occupe dans ce Réveil au pays de Galles. Nous avons cité beaucoup de faits; il y en aurait

encore d'autres aussi intéressants à citer : le *hwyl*, par exemple, ou prière chantante ; le *Diolch iddo*, ou « grâces à Dieu, puisqu'il s'est souvenu de la poussière de la terre », entonné par l'assemblée chaque fois qu'une conversion se produit, etc., etc.

S'est-il produit des conversions directement sous l'influence du chant? — Deux anecdotes peuvent en témoigner.

La première a été racontée par le *Christian Herald* :

L'autre soir, à Cudonton, il s'est passé un incident remarquable. Un homme et sa femme, tous les deux ivres, se querellaient, et la dispute s'est envenimée au point que la femme a menacé d'aller se suicider. Elle quitte la maison et s'en va vers les quais avec l'intention de se jeter à l'eau, quand, en passant devant la chapelle de Nelson-Street, elle entend chanter. La pauvre femme s'arrête et, attirée par le chant, elle entre et se tient sur le seuil, où on la trouve pleurant amèrement. On lui demande ce qu'elle a ; elle répond qu'elle allait se noyer, et demande à l'assemblée de prier Dieu pour elle. A la fin de la réunion, elle est rentrée chez elle, heureuse et guérie, décidée à ne plus toucher à l'alcool.

La seconde anecdote est contée par M. le professeur Bois, qui en a garanti l'authenticité. Il s'agit encore d'un ivrogne :

Un soir qu'il regagnait son logis, n'ayant pas bu par extraordinaire, il fut attiré par les chants qui partaient d'une salle où se tenait une réunion de Réveil. Il entra... L'assemblée était en train de répéter le refrain d'un chant : « Il se fait tard, il se fait tard ; la porte de la pitié n'est pas

encore fermée. » L'homme, vivement frappé par ces paroles, sortit sans en écouter davantage; mais le refrain qu'il avait entendu lui revenait sans cesse à l'esprit, et, tandis qu'il s'éloignait de la salle, il se mit à murmurer : « Mais, Seigneur, aide-moi à passer à travers cette porte! »

Il ne dit rien à sa femme de ce qui lui était arrivé; mais, à la fin de la semaine, il remit à celle-ci, absolument ébahie, sa paie complète : 50 francs. Pareille chose ne lui était pas arrivée depuis bien, bien longtemps. Sa femme n'en croyait pas ses yeux; elle serra néanmoins avec soin cet argent, n'osant pas y toucher de crainte que son mari ne vînt à le lui redemander d'un instant à l'autre. La semaine suivante, ce fut la même chose. L'homme rentrait maintenant au logis sans retard, et la femme n'y comprenait toujours rien. Pourtant, lorsqu'au bout de la troisième semaine elle constata que cet état, qui lui semblait anormal, persistait, et qu'elle avait à sa disposition la somme rondelette de 150 francs, elle se décida à employer une partie de son trésor pour l'embellissement de leur petit intérieur : elle acheta différents objets, mit une belle nappe sur la table, des fleurs dans un petit vase; renouvela sa toilette et celle de ses enfants... Tout avait un aspect riant et coquet : c'était une transformation complète aussi bien des choses que des gens. Aussi, lorsque notre homme arriva le soir, à peine avait-il entr'ouvert la porte qu'il la refermait rapidement en s'excusant... « C'est tout de même bête de se tromper comme ça de maison! » se dit-il en lui-même, et, redescendant les escaliers, il regarda le numéro de la maison dans laquelle il était entré; mais grande fut sa surprise en constatant que le numéro de la maison était bien le sien... « Ah çà! j'ai la berlue alors! Qu'est-ce que tout cela signifie? » Et notre homme, n'y comprenant plus rien, se mit à remonter encore une fois les étages. Arrivé à nouveau devant sa porte, il l'ouvrit, mais s'apprêtant à la fermer encore, se demandant s'il devenait fou, il

aperçut sa femme et ses enfants, qui, joyeux et méconnaissables, vinrent lui souhaiter la bienvenue. « C'était, disent les Gallois, comme un agneau qui ne reconnaît pas sa mère, que l'on vient de tondre. » Le dîner fut très gai; l'ancien ivrogne raconta à sa femme comment il s'était converti, et il demeura, dès lors, fidèle à sa promesse[1].

Voilà deux exemples de conversions opérées par le chant dans ce grand Réveil du pays de Galles, et qui prouvent une fois de plus la puissance évangélisatrice du chant.

§ 5. *Le rôle actuel du chant*[2]. — « Oh oui, un beau chant! et beaucoup de prières, voilà le sel divin qui active efficacement le beau travail de l'évangélisation », écrivait récemment dans le journal la *Mission Intérieure* le colporteur centenaire baron de Turckheim, et dans une lettre de juillet dernier il nous disait :

Comme chrétiens, nous sommes tous des Onésime, mais rachetés, oui rachetés à grand prix, de sorte que notre joie, lorsque nous faisons connaître par l'évangélisation notre divin (racheteur) Rédempteur, — oui, notre joie, notre amour intense pour le Seigneur Jésus, éclatent en chants d'adoration, lesquels accompagnent toujours nos discours.

Pendant vingt ans, de 1877 à 1897, à Cannes, j'ai tâché

1. Tiré du travail de M. P. Jacot.
2. Pour ce paragraphe, en fait de renseignements, nous n'avons pu trouver que des articles de journaux religieux divers, assez rares d'ailleurs, et nous sommes profondément reconnaissants à tous les pasteurs ou évangélistes qui ont bien voulu répondre à nos lettres d'enquête.

dans mes conférences d'enluminer de la voix d'un « Sankey ou d'une Corinne » mes paroles d'évangélisation et d'amour pour le Seigneur.

Dans un article du *Huguenot des Cévennes* (15 mai 1912), M. François Levieux montre, à propos du chant que le *Titanic* a rendu populaire en France, que les cantiques peuvent avoir et ont eu souvent une action libératrice.

M. Houter, dans le *Bulletin de la Mission Intérieure,* fait un appel vibrant à des chanteurs chrétiens et reconnaît également le chant comme un moyen habituel d'évangélisation et non le moins efficace.

Mémor, dans l'*Église Libre* (14 juin 1912), écrit :

Quand j'entends, à tous nos coins de rue, chanter : *Plus près de toi mon Dieu,* malgré l'horrible catastrophe que cela évoque, j'en ai le cœur en joie : pour un temps, du moins, les imbécillités, qui, presque toujours sont des malpropretés, sont détrônées.

Un de mes amis, aumônier d'une Maison Centrale, me communique une lettre qui est, elle aussi, un témoignage autorisé rendu aux cantiques. Mon ami en fait chanter toujours à ses détenus. Il veut aussi, non seulement agir sur eux pendant qu'ils sont là, mais encore peupler leur esprit de chants qu'ils se chanteront eux-mêmes et qu'ils chanteront à d'autres, quand, après quelques semaines de détention, ils auront été rendus à la liberté... Ils seront moins tentés d'apprendre et de chanter les choses douteuses qui les solliciteront.

Voici cette lettre :

Honoré Monsieur,

Mon fils a été deux ans et demi votre paroissien à...

Il était perdu pour moi avant d'aller en prison, et c'est par la prison qu'il m'a été rendu. Sans Dieu, se moquant de la piété, raillant ma foi et mes prières, il s'en était allé où son cœur le menait, mes larmes n'y firent rien. Il fallait le châtiment, et il fallait votre ministère. Quand il revint, c'était un enfant détruit dans son corps, un vivifié dans son âme. Il frappa tout le monde par son sérieux, son humilité. Il chantait, matin et soir, avant de commencer sa journée et quand elle était finie, les cantiques qu'il avait chantés en prison, en particulier celui-ci :

Mon Dieu, j'espère en toi,
Je suis, hélas! malheureux et coupable, etc.

Il y a trois semaines, il fut obligé de s'aliter : « Si ce n'était, me dit-il, à cause de toi, ma chère maman, dont je suis redevenu le fils depuis si peu, je préfèrerais m'en aller. » Et il ajouta : « Ce que Dieu voudra. » Chaque jour et chaque nuit — les nuits étaient terribles — ajoutaient à sa faiblesse. Lundi soir, trois jeunes gens chrétiens venaient prier quelques instants avec lui, comme chaque soir. Il leur demanda de chanter son cantique. A la ligne : « Et consent à souffrir pour moi », il leur fait signe de s'arrêter, il se montre du doigt en disant : « Pour moi. »

Quand ils furent partis, il me demanda de chanter aussi. Hélas! ma gorge était serrée ; je ne pus pas chanter. Alors lui essaya : il fredonna, puis se tut, tranquille et paisible. Une heure après, son cœur avait cessé de battre. Je sais où il est mon fils bien-aimé, lui dont je ne pouvais, dont je ne voulais si longtemps savoir où il était.

Il vous a béni plus d'une fois ; je vous bénis, moi sa mère, et je demande à Dieu de répandre sur vos enfants tout le bien que vous faites aux enfants des autres.

Mémor a encore publié un livre intitulé : *En face de la mort*[1]. Les récits dont il se compose sont absolument authentiques et l'une des histoires qu'il

1. Mémor, *En face de la mort*, Genève, Jeheber.

renferme raconte comment un jeune homme — un fils prodigue — qui avait roulé au fond d'un abîme, fut relevé, sauvé par le chant d'un cantique, jadis appris aux jours de son enfance, et qu'une voix inconnue, « une voix du ciel », avait fait entendre dans une chambre voisine de la sienne[1].

Ce jeune homme, venu à Paris pour y faire des études de droit, après une vie des plus dissipées, était tombé malade et avait été envoyé dans un hôpital. Ses parents, qui avaient dû rompre avec lui à cause de son inconduite, informés par le pasteur, oublièrent malgré tout leurs ressentiments et demandèrent à celui-ci non seulement d'aller le voir, mais de le faire entrer dans une maison de santé confortable.

Je le trouvai extraordinairement affaibli, amaigri, mais il me donna bien vite la sensation d'un immense apaisement. Il me serra les mains avec effusion et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues, quand je lui fis part de l'offre de ses parents, qu'il accepta.

Le jour même, je le fis transporter dans une maison de santé payante, et assis à côté de lui, dans la voiture d'ambulance, je lui demandai timidement si, depuis que nous ne nous étions vus, il ne s'était point passé en lui quelque chose ; qu'il me semblait que malgré sa fatigue, il avait dans son regard une sérénité que je ne lui avais pas connue.

— Il s'est passé beaucoup, beaucoup, dit-il, essoufflé, mais heureux de parler. Je passais les soirées dans ma chambre, depuis que mes parents m'avaient coupé les

1. Ce récit a été publié dans le journal *Le Sac aux dépêches*, p. 583 (1912).

vivres. Ce que je gagnais, tout en achevant mes études, suffisait à mon entretien, mais à la condition de ne pas courir jusqu'à minuit, comme je l'avais tant fait. Un soir, j'entendis, dans une chambre en face de la mienne, le chant d'un cantique que j'avais autrefois entendu en Suisse et qui, même alors, ne m'avait pas laissé indifférent. J'ouvris ma porte pour bien entendre. La personne qui chantait articulant nettement, je pus suivre ses paroles et les écrire au fur et à mesure :

Jésus-Christ est ma sagesse,
Il éclaire mon chemin
Et je marche en ma faiblesse
Conduit par sa sûre main.

Jésus, en payant ma dette,
A grand prix m'a racheté,
Et déjà ma place est prête
Vers lui pour l'éternité.

Quand la voix se tut, j'étais à genoux, les mains jointes, avec un sentiment indéfinissable de tristesse et de joie et la certitude que si le mal qui commençait à me ronger devait m'enlever, il me jetterait, non dans l'inconnu, mais dans les bras du Père céleste. Depuis que je suis entré plus avant dans cette expérience, j'ai le pardon de Dieu. Je suis sûr que mes parents ne me refuseront pas le leur, et la preuve c'est qu'ils vous ont envoyé vers moi.

— Avez-vous vu la personne qui a chanté?

— C'était inutile. La voix que j'avais entendue était la voix du ciel et je ne voulais rien y mélanger de terrestre.

Nous étions arrivés à la maison de santé. A peine au lit, le malade me demanda de chanter avec lui le cantique libérateur. L'infirmier, très catholique, écouta pieusement et ne fut pas peu surpris quand il apprit que ce n'était pas un cantique catholique.

Le lendemain, je retournai auprès de lui pour chanter toujours « Jésus-Christ est ma sagesse ».

Le surlendemain, nouvelle visite. Le mal avait beaucoup grandi. « Chantez me dit le malade, je ne sais si je pourrai le faire. Commencez par la strophe : (il disait le couplet) « Jésus en payant ma dette. » D'abord sa voix se mêla faiblement à la mienne, puis je n'entendis plus rien. Je m'arrêtai et je constatai que sans effort, sans souffrance, il avait rendu le dernier soupir.

M. François Levieux, dans le *Huguenot*, écrit :

S'il m'est permis d'invoquer une expérience personnelle, je revois par la pensée sur son lit de mort un vieil instituteur, jadis incrédule et franc-maçon, mais qui avait été touché par la grâce du Seigneur Jésus et qui s'est endormi dans les bras de son Sauveur sous l'invocation de l'hymne bien connu : *Tel que je suis, pécheur rebelle*. Il me semble que je l'entends encore, essayant de joindre sa voix affaiblie à la mienne et exhalant le dernier soupir, consolé, fortifié, apaisé par le chant de ces strophes bienfaisantes.

Il y a peu d'années, un éboulement se produisit dans une mine britannique, une mine galloise, je crois bien. Les sauveteurs parvinrent trop tard à dégager leurs camarades. Ils étaient tous morts. Sur un papier ils avaient raconté leur fin et exprimé leurs volontés. L'éboulement était grave. L'air devenait rapidement irrespirable. Les malheureux eurent cependant l'énergie de passer une veste, de laver leurs visages. Ils firent eux-mêmes leur toilette mortuaire. Dans une note écrite au crayon, signée de leurs cinq noms, ils envoyèrent leurs pensées aux êtres aimés, affirmèrent leur confiance

dans les promesses chrétiennes. *Ils se couchèrent ensuite sur le sol, en ordre et s'endormirent du sommeil de la mort au chant des cantiques.* Les puritains de Cromwell mouraient ainsi[1].

Le village où était située cette mine, Sunnibank, grossier et rude, avait été transformé par l'évangéliste Jimmy Jameson qui vint y ouvrir une modeste chapelle. L'âme puritaine s'était réveillée en entendant monter vers le ciel les chants d'autrefois, et voilà comment ils pouvaient mourir en chantant des cantiques dans la nuit!

Le *Bulletin mensuel de l'Union de Genève* de juillet 1912 publiait une lettre que son secrétaire général avait reçue d'un jeune Persan, resté fidèle à la religion de Mahomet, mais qui, pendant qu'il étudiait à la Faculté des Lettres de Genève, avait suivi les réunions bibliques de l'association, et voici ce qu'elle contenait à peu près :

Ce que j'ai senti de bien et de beau parmi mes camarades de l'Union, ce que j'y ai mis plus tard de jugement personnel est devenu comme un sommet illuminé par l'éclatante clarté du matin.

J'ai toujours en mémoire les quelques séances du soir auxquelles j'ai assisté avec tant de plaisir au local de l'Union, dans une atmosphère de sérénité et de fraternité. Je vois souvent en pensée les collègues assis autour des tables, et ayant devant eux les livres sacrés ainsi que les recueils de chants pour y lire et chanter. Ils lisaient les paroles saintes qui éclairent l'âme et qui mettent dans la conscience de l'homme la distinction de ce qui est vrai, juste et beau

1. *L'Evangéliste*, 31 mai 1912.

d'avec ce qui est inexact, injuste et vil. *Ils chantaient pour dire tout haut ce qu'ils avaient étudié tout bas*, et ainsi répétaient avec énergie et conviction les vérités acquises, non pas seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les voisins et amis qui n'étaient pas à leurs côtés.

Aujourd'hui encore, je ressens l'impression que produisaient en moi ces lectures et ces *chants*, et j'ai un désir ardent de retrouver ces moments d'entretien fécond d'où je ressortais avec des pensées hautes et douces, pleines de vérité et de moralité. Et tout cela me donnait la joie de vivre pour en apprendre davantage et le courage pour poursuivre mon devoir[1]...

Il nous a été donné de connaître personnellement, pendant une suffragance dans le Midi, un chrétien sincère et vivant, dont la conversion est due à l'influence du chant; nous lui en avons demandé un récit succinct et voici ce qu'il nous écrivait récemment :

Si le chant est un moyen d'élever l'âme et d'édification, il est aussi un moyen très puissant d'évangélisation et là où les paroles sont quelquefois impuissantes, un chant peut faire couler des larmes. Ici je puis vous parler par expérience. Élevé par des parents chrétiens, ayant même reçu du bien à l'âge de treize ans, je m'étais détourné de la vérité et je fais l'expérience encore douloureuse de ce qu'il m'en a coûté.

J'assistai un soir à une réunion de prière ou d'appel et j'entendis un quatuor chanter le cantique : *Reviens enfant parmi les tiens*.

Je ne puis exprimer ce que ce chant produisit en moi,

1. Tiré de la *Semaine religieuse*, 13 juillet 1912.

et quoique ce soir là je ne me donnai pas, je pris la résolution de revenir dans la maison de Dieu, et ce dernier dans sa bonté me donna quelque temps après, par l'audition d'un chœur de Noël, l'occasion tant désirée. Vous savez que le dimanche, ou plutôt le jour de Noël, étant revenu au temple désireux d'entendre le chœur que l'on devait chanter, poussé par ma conscience, je me dis pourquoi, puisque j'aimais le chant, je ne me mettrais dans ce domaine au service de Dieu, et comment je composai mon Noël joyeux que vous connaissez. Encouragé par des amis chrétiens, j'abandonnai (quoique conseiller municipal à ce moment) le monde pour Dieu et je les bénis.

Le chant, la puissance du chant, agit souvent plus qu'une prédication, et tous les cantiques sont beaux lorsqu'ils sont bien chantés.

Je crois que les enfants sont très accessibles au chant, et que beaucoup, devenus hommes et quelquefois sur le lit de mort, se rappellent tel ou tel cantique appris par cœur sur les bancs des écoles du dimanche.

Ces quelques exemples nous montrent une fois de plus quelle peut être l'influence du chant sur les âmes.

On pourrait parler longuement des bénédictions de tel ou tel cantique; tous, plus ou moins, ils ont exercé une influence décisive dans la vie chrétienne des peuples comme dans celle des individus; à ce titre, chaque cantique a une histoire écrite dans les âmes et qui ne sera dévoilée que dans le ciel.

Pour n'en prendre qu'un entre tous, prenons le plus beau, celui qui à l'heure actuelle est dans toutes les mémoires.

L'auteur du cantique : *Plus près de toi, mon Dieu (Nearer, my God, to Thee)* est une dame,

Mme Sarah Adams (1805-1848), qui l'écrivit en 1841 pour un recueil à utiliser pour le Vendredi-Saint et pour Pâques. Porté ensuite sur la musique du Dr L. Mason, simple et pénétrante, il devint bientôt populaire, entra dans le Recueil de cantiques compilés et chantés par Ira D. Sankey, puis dans tous les recueils des Églises de langue anglaise, et, traduit en plusieurs autres langues, il est resté le cantique favori de ceux qui ont eu des épreuves ou se sont trouvés en danger.

C'est le cantique que l'on recueillait sur les lèvres du président de la République des États-Unis, Mac Kinley, au moment où il mourait assassiné.

Un jour, M. William-T. Stead, une des victimes de la catastrophe du *Titanic,* se livrant à une enquête auprès d'hommes illustres pour savoir quel cantique leur avait été le plus utile, se vit signaler *Plus près de toi, mon Dieu !* par le roi Édouard VII d'Angleterre, qui répondit qu'il n'en connaissait pas « à la fois plus touchant et allant directement au cœur ».

Le fait que les naufragés du *Titanic* ont entonné, au moment de disparaître dans l'Océan profond, l'hymne écrit par Mme Adams est une consécration nouvelle — et combien éloquente! — donnée à la valeur du Chant. Voilà un cantique lumineusement inscrit dans les annales de l'humanité. Il vient de s'en vendre, en France, au moins cent mille exemplaires. On l'a chanté partout et jusque dans des Églises catholiques. Voilà de l'évangélisation vraie par le chant!

Et jusqu'aux colonies le chant exerce son influence bénie.

M. le pasteur L. de Saint-André a bien voulu nous donner quelques renseignements sur l'œuvre d'évangélisation qui se poursuit au Tonkin, parmi nos légionnaires ou nos soldats d'infanterie coloniale, par le moyen du chant :

Des cas de conversion proprement dite produits par le chant, je ne puis pas en citer; mais je puis affirmer de la façon la plus formelle que le chant a toujours été l'un des moyens d'action les plus efficaces au point de vue religieux que possèdent les pasteurs d'Indo-Chine dans leur ministère, si varié et souvent, par la grâce de Dieu, si fécond.

Il est facile tout d'abord de constater la puissance d'attraction exercée par la musique religieuse dans les salles de lecture militaires dirigées par les pasteurs d'Hanoï, Haïphong, Saïgon, où l'on fait une large place aux répétitions de chant. Bien souvent, des soldats catholiques d'infanterie coloniale fréquentant les salles (qui sont absolument ouvertes à tous) sont venus au culte, le dimanche matin, pour y chanter les cantiques que, par simple amour de la musique, ils avaient répétés dans la semaine. Pour ma part, c'est surtout aux cultes du soir, célébrés dans la chapelle protestante de l'hôpital militaire d'Hanoï, que j'ai pu le mieux constater cet attrait exercé par le chant des cantiques. Alors que souvent il n'y a dans tout l'hôpital que vingt ou vingt-cinq protestants, la moyenne d'assistance à ce culte s'est élevée, dans ces dernières années, à soixante. Il faut voir avec quelle touchante application Bretons et Toulonnais, Espagnols et Italiens catholiques s'appliquent à apprendre les quelques cantiques très simples que l'on y exécute, rivalisant de zèle avec les Charen-

tais, les Poitevins, les Saxons, les Wurtembergeois protestants. Il faut, du reste, se hâter de les leur enseigner, car leur séjour à l'hôpital est d'une durée moyenne de deux mois. On ne cherche pas, pendant ce court laps de temps, à faire des prosélytes, — ce qui n'est pas du tout dans l'esprit de nos œuvres militaires coloniales : l'important, c'est que, grâce au chant, beaucoup de soldats catholiques y sont mis pour la première fois en contact avec l'Évangile présenté à la manière protestante, et qu'ainsi commence souvent, dans les cœurs de ces marsouins ou de ces légionnaires une œuvre bénie qui, avec l'aide de Dieu, se continue souvent en France, en Algérie, au Sénégal ou en Nouvelle-Calédonie.

Cette remarque est applicable à l'Indo-Chine entière. Mais l'attrait exercé par le chant est spécialement marqué au Tonkin, où une forte proportion des protestants se compose de soldats alsaciens ou allemands servant à la légion étrangère. Comme sur tous les gens du Nord, la musique exerce sur eux une influence directe. Il faut entendre ces belles voix profondes exécutant autour d'un arbre de Noël les cantiques traditionnels : *Stille Nacht! O Tannenbaum! O der fröhliche...!* Imaginez, tout près de la frontière de Chine, un poste militaire planté sur un mamelon escarpé dont le réfectoire a reçu une parure de fête. L'arbre vient d'allumer ses mille lumières, et c'est la petite garnison tout entière — protestants et catholiques — qui vient autour de lui fêter Noël. Ils sont là une centaine de soldats qui, depuis des années, ont quitté le sol natal; à courir les sables du Sud oranais, les dunes marocaines ou les rizières malgaches, leur rude vie militaire a bronzé leurs visages, mais elle a aussi bronzé leurs cœurs. Ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont tué. Mais voici : ces cantiques si souvent entendus et chantés jadis font revivre pour eux, pendant quelques instants, les heures douces de la maison paternelle, et l'église d'autrefois, et la voix et les conseils

de leur mère. Et ces graves mélodies font pénétrer dans ces âmes, comme aucun sermon ne saurait le faire, l'appel du Maître, que certains, depuis des années, avaient si profondément oublié. Et, si l'émotion bouleverse ces mâles visages, — une émotion bénie féconde en bonnes résolutions — ce n'est pas un discours qui a pu le faire : ce sont les *Lieder* de Noël!

Ou bien encore imaginez une vaste salle couverte de chaume, — notre salle de lecture de Sontay, en 1907, — toute tendue de noir et décorée de palmes vertes. C'est un culte célébré en mémoire des légionnaires du bataillon qui, dans les mois précédents, ont été tués à l'ennemi et dont les corps reposent dans des fosses de hasard, sous les arbres géants des forêts fiévreuses. La *Chorale* de l'Union chrétienne, toute composée de soldats, fait entendre plusieurs cantiques. Les officiers, catholiques ou protestants, qui assistent à ce service m'ont souvent reparlé depuis de la profonde impression qu'avaient produite en ces minutes solennelles ces beaux chœurs venant compléter les touchantes paroles de notre liturgie funèbre.

Ajouterai-je qu'en tournée un pasteur indo-chinois ne célèbre jamais le culte le plus simple, dans la localité où il est de passage, sans faire chanter ceux qui y assistent. Et, pour rendre la chose possible, j'avais fait imprimer des feuilles contenant une série de cantiques choisis soigneusement parmi ceux dont les airs étaient aussi connus en Allemagne qu'en France. Une centaine de ces feuilles tenaient peu de place dans un coin de cantine, — chose nécessaire dans un pays où, les trois quarts du temps, les transports se font à dos d'homme.

Faut-il dire enfin que nos chants ont toujours vivement intéressé les Annamites? Dès que l'un de nos cantiques s'élève dans une salle d'école où sont réunis des soldats d'infanterie coloniale ou de légion étrangère, les fenêtres — presque toujours ouvertes, à cause de la chaleur — se

garnissent de têtes curieuses. Tous les passants s'arrêtent pour écouter ces blancs chanter les louanges de leur Bouddha. Et souvent des maîtres d'école indigènes demandent l'autorisation d'assister, avec deux ou trois de leurs plus grands élèves, à ce service religieux si différent des leurs. Les missions catholiques ont, du reste, mis à profit ce goût des Annamites pour la musique, et les femmes chrétiennes ne manquent jamais, lorsqu'elles se livrent à un travail purement manuel, de chanter d'interminables litanies, qu'elles prolongent parfois pendant des heures.

TROISIÈME PARTIE

L'Évangélisation par le chant dans l'Église et hors de l'Égllse.

... Je voudrais voir tous les arts, notamment la musique, au service de Celui qui les a donnés et créés...

LUTHER.

En présence de tous ces témoignages et de tous ces faits, pour être complet, il faudrait peut-être nous demander quelles sont les causes de cette puissance du chant. Pour cela, il nous faudrait étudier les divers recueils de chants, tant au point de vue des paroles qu'au point de vue proprement musical ; mais, outre que cela a été fait avec beaucoup plus de science et de compétence que nous n'en avons[1], il nous faudrait beaucoup trop de temps, et cela donnerait à notre travail des proportions exagérées.

Il serait peut-être intéressant aussi, maintenant que le rôle du chant dans l'évangélisation est un

1. Voir Nétillard, A. Atger, D. Courtois, *op. cit.*, à la bibliographie.

fait, un fait bien et dûment établi, de chercher l'explication de ce phénomène psychologique en discernant dans le chant deux parties : le chant individuel et le chant collectif. Mais nous laissons à d'autres, plus psychologues, le soin d'approfondir cette question, et nous renvoyons le lecteur aux *Notes psychologiques* de M. le professeur Maury, publiées dans *Foi et Vie* (1906, p. 118).

Pour nous, notre but est d'ordre essentiellement pratique, et nous ne voulons pas le perdre de vue. Nous nous demanderons, en premier lieu, ce que nous pouvons faire pour l'évangélisation par le chant dans l'Église; dans un second paragraphe, ce qu'il semble y avoir lieu de faire hors de l'Église, réservant pour un troisième la question des réformes les plus urgentes.

§ 1er. *Dans l'Église.* — Le chant est un moyen d'édification qu'on ne peut négliger sans détriment pour la piété, car elle n'a pas trop de toutes ses ressources pour exprimer la richesse de son contenu. L'exposé doctrinal vise les besoins de l'intelligence; le sermon s'adresse plus spécialement à la volonté; « le chant prête une voix à tous les sentiments qui s'agitent dans une âme religieuse ».

La lecture d'une confession de foi, la prière et le sermon ne suffisent pas aux fidèles pour leur apporter toutes les grâces qu'ils attendent d'un culte bien vivant, ni pour apaiser tous les besoins qui les ont amenés dans la maison de Dieu. Il suffit d'assister à un culte où l'on chante bien pour avoir l'impression d'un culte édifiant et d'une vie reli-

gieuse profonde : cette Église où l'on chante bien est une bonne Église, et c'est déjà de l'évangélisation. C'est que le chant fait naître et croître l'émotion; il donne à l'âme une puissance d'élan vers les choses spirituelles et invisibles; il traduit d'une manière sensible nos sentiments les plus intimes et les mystérieuses intuitions de l'âme; il est l'expression enfin des choses inexprimables de l'âme.

Le chant est donc un élément de la vie chrétienne. La parole peut dire mieux, mais le chant dit bien davantage. Il est pour nous-mêmes et pour tous un puissant moyen d'édification, parce qu'il est la forme la plus accomplie de l'adoration collective.

Quelqu'un a raconté quelque part qu'un vénérable chrétien, il y a quelques années, rendait son âme à Dieu après une courte maladie. Sur son lit de mort, il laissa échapper quelques mots frappants et entre autres ceux-ci : « Nous n'avons pas assez adoré; là-haut, nous adorerons mieux ! »

Nous sommes sûr que c'est un sentiment partagé par beaucoup de chrétiens, et voici ce que dit à ce sujet de Pressensé[1] : « Peut-être, après avoir parlé à l'homme, ne lui donne-t-on pas assez le temps de parler à Dieu, de s'élever à lui, de se retremper dans sa communion. Peut-être une trop petite place est-elle faite à l'adoration dans le culte. »

Or, dans le culte en esprit et en vérité, le chant a toujours été un puissant auxiliaire de l'adoration. Vouet l'a dit : « L'adoration est un état d'âme que le chant seul peut exprimer. »

1. *Études évangéliques*, p. 336.

Qu'est-ce, en définitive, qu'un cantique? C'est une prière, une prière qui monte plus facilement que toute autre jusqu'au trône de Dieu parce qu'elle est portée, soulevée par deux puissantes ailes : la poésie et la musique, le rythme et la mélodie; une prière où chacun met sa voix, son cœur, et qui s'élève, comme un concert grandiose, sous la voûte des temples, jusqu'au centre de toute foi et de toute vie; « une prière qui unit les voix, qui rapproche les âmes, qui apporte l'harmonie dans les sentiments comme dans les sons et qui est le plus grand instrument de fraternité, puisqu'elle nous incline tous dans une même ferveur d'adoration, de désir, d'espoir et d'amour[1] ».

Il y a des cantiques qui sont des prières, et ils n'en sont pas moins beaux pour cela, et ces prières n'en sont pas moins bienfaisantes et efficaces. Il ne faut pas s'en étonner : *la prière et le chant sont unis par une étroite parenté.* Après la prédication, on choisit d'ordinaire un cantique qui offre quelque rapport avec elle pour permettre à l'âme de porter à Dieu, par son chant, les émotions qu'elle éprouve et que le sermon n'a pas eu le don de produire dans toute leur profondeur. A son tour, la prière, qui unit, se ressent également de la même préoccupation et répond au même besoin.

Un de nos amis de Faculté, dont les talents musicaux ont été si justement appréciés, et main-

1. *Le Chant dans l'Église réformée,* sermon par Alex. Guillot. Genève, 1892.

tenant pasteur, à qui nous demandions ses idées sur le chant, nous écrivait les lignes suivantes :

J'estime qu'il conviendrait de faire tout d'abord entendre à nos auditoires que le chant sacré du dimanche matin n'est pas destiné à laisser reposer le pasteur, mais qu'il est une prière véritable, plus intime peut-être que la prière parlée, le chant révélant, mieux que les paroles, les profondeurs de la personnalité. Prêcher sur le chant devrait être une règle, annuelle au moins, pour chaque pasteur, sans parler des études de chœurs et de tout ce qui peut contribuer à relever l'esthétique protestante.

Le chant est un ministère, un sacerdoce presque universel, car ils sont rares ceux qui ne peuvent pas chanter du tout. Le chant est une prédication, à condition que les paroles soient claires, précises, incisives, dites avec sentiment et tendresse, scandées avec vérité, vécues, que la mélodie soit limpide, liée avec une harmonie simple, au rythme soutenu, au ton choisi d'après les paroles. Le chant peut être même plus efficace que les mots pour amener des réflexions, des conversions, car ses vibrations correspondent plus intimement aux vibrations de la sensibilité normale. (Lettre du 1er juillet 1912.)

Je suis profondément convaincu, nous écrivait un jeune pasteur du Nord, que le chant joue un très grand rôle dans l'évangélisation :

Ayant à présenter un rapport, lors de notre dernier synode régional, sur la liturgie du culte du dimanche, j'avais adressé à mes collègues de Normandie un questionnaire. J'y parlais entre autres choses du chant, et, dans chacune des réponses qui m'ont été transmises, le rédacteur insistait sur « la nécessité de *ranimer* le chant dans le culte, le chant, un des éléments les plus propices à l'ado-

ration ». Le chant me paraît être en effet l'élément qui pousse le mieux à l'adoration. *Chant et adoration* sont deux choses étroitement unies. (Lettre du 18 juin 1912).

Un autre encore, pasteur dans le Midi, à qui nous demandions s'il avait observé des résultats obtenus par le chant, nous dit :

Personnellement je n'ai pas fait d'observations sur les résultats du chant; j'y vois seulement une source de vie spirituelle, un *signe* de cette vie. Les familles de nos Églises — car j'ai été souvent suffragant — où on chante, dont les membres chantent au service, étaient et sont toujours les plus pieuses. Le chant élève l'âme. Toute personne sensible à la musique sera, plus facilement que toute autre, amenée par le chant à *la piété* et encouragée dans ses luttes morales contre les doutes, les douleurs et les tentations. Le chant, exécuté ou entendu, chasse les mauvaises pensées, opère cette diversion heureuse, parfois indispensable, pour lutter contre toutes les convoitises, apprend surtout à s'oublier, à aimer et à pardonner. Il chasse les inquiétudes. Il relève et redonne la gaieté. Tel est son rôle dans la vie morale. Dans la vie religieuse, il peut seul parfois exprimer les sentiments qui remplissent le cœur, l'adoration, la gratitude; il les renforce toujours et les éveille souvent.

Dans quelles conditions a-t-il ces heureux effets? A condition d'être entendu ou produit *en toute simplicité de cœur*, tout amour-propre mis à part, toute fausse timidité, qui vient souvent de l'orgueil; l'orgueil gâte tout ce qu'il touche. Tout esprit de comparaison doit être sévèrement banni par le fidèle et par le pasteur. La préoccupation exclusivement artistique en matière de chant religieux *tient de l'orgueil* et doit être combattue. Si, au théâtre, le chant est *le but*, au temple il n'est plus que l'indispen-

sable et puissant *moyen* d'élévation de l'âme. Dans les Églises *divisées*, le chant peut être un instrument de paix, rassemblant les personnes ennemies dans des sentiments plus élevés, faisant oublier les discordes, et l'harmonium, l'orgue ou le violon peuvent devenir alors des instruments d'harmonie.

Le 15 janvier 1912, la *Semaine religieuse* de Genève, rendant compte d'un sermon prêché à Genève par M. Fréd. Ferrier, sur le texte de saint Paul aux Éphésiens, v. 19 : « Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes et par des cantiques... », s'exprimait ainsi :

L'orateur a montré le rôle important du chant religieux dans l'histoire de la Révélation et dans celle de la Réforme. Il a cherché les analogies qu'on peut établir entre la musique et l'Évangile, épris ensemble de justesse, d'harmonie et de solidarité. Tel est le but poursuivi effectivement par les chœurs paroissiaux. Ceux-ci vivent, mais ils ne vivent pas pour eux-mêmes ; ils chantent pour Dieu ; ils chantent pour le Sauveur Jésus-Christ ; ils chantent pour rendre l'Église adorable, forte, conquérante, enthousiaste de sa belle tâche. Il faut chanter pour se convertir, il faut se convertir pour mieux chanter.

M. Fréd. Ferrier est un des initiateurs des chœurs paroissiaux à Genève, et voici ce qu'il nous écrivait, le 11 juillet 1912, en réponse à notre lettre d'enquête :

Je crois que le chant est indispensable à l'édification : parce que la musique est un langage plus magnifique que la parole pour exprimer certains sentiments très vifs et

très profonds de l'âme humaine et spécialement de l'âme religieuse, parce qu'il y a entre la musique et la morale évangélique certains accords très réels, tels que *justesse, harmonie, solidarité, sacrifice;* une note, par exemple, n'est qu'un bruit, si elle ne se solidarise pas avec ses sœurs, renonçant à vivre une vie personnelle et par conséquent s'oubliant elle-même, pour vivre une vie collective.

Le chant, s'il est dans le culte l'acte d'adoration principal, est aussi celui qui offre à l'assemblée entière l'occasion d'une manifestation religieuse.

Il est même le seul acte du culte où le laïque ait une part directe et personnelle : grâce au chant, il s'édifie lui-même et il édifie les autres, ne se contentant plus de recevoir, mais donnant quelque chose de son cœur. C'est là un caractère distinctif du protestantisme, un symptôme de l'esprit qui l'anime et un droit de ses adhérents.

Donnons par conséquent au chant toute la place, tout le sérieux qu'il mérite; n'en faisons pas comme un encadrement obligé de la prédication, une pieuse forme qui vienne rompre agréablement la monotonie du culte, mais une partie vivante du culte, mais un élan puissant de l'âme qui adore, et qui, par lui, s'élève jusqu'aux sublimes réalités du ciel.

Félix Bovet, sur le rôle qu'a joué le chant des psaumes à l'origine de la Réforme, s'exprime ainsi : « Le chant n'était point alors un simple ornement du culte, un hors-d'œuvre pour ainsi dire, destiné à délasser les auditeurs et à laisser prendre haleine au ministre entre la prière et la prédication. Il

formait au contraire une partie principale du culte[1]. »

Ce chant par l'assemblée entière et non par le prêtre seul était, aux yeux des Réformés, un glorieux privilège de leur Église.

Ce privilège devrait être connu, devrait être apprécié par nos troupeaux actuels, mieux qu'il ne l'est ordinairement.

Si notre chant enfin était renouvelé et vivifié, il pourrait redevenir ce qu'il fut autrefois, un puissant moyen d'évangélisation.

Nous disions tout à l'heure qu'une église où l'on chante bien est une bonne église. Elle l'est en effet parce que le chant y est un moyen d'attirer des gens, d'occuper des personnes que l'on n'aurait pas autrement.

Un pasteur, que nous avons déjà cité, nous écrivait :

Il est certain que beaucoup de gens ont commencé à être attirés par le chant dans nos auditoires. Les catholiques trouvent nos cantiques très beaux.

Et M. le pasteur Delattre :

J'ai constaté que les cantiques m'attirent des auditeurs et laissent souvent plus de traces dans les âmes que mes allocutions. Lorsque des gens convaincus de péché viennent vers moi, j'ai fréquemment constaté la grande influence qu'ont eu les cantiques pour amener ce résultat.

Citons encore ici un passage de la lettre de M. le pasteur Ferrier :

1. Cité par Alen Guillot, *op. cit.*, p. 13.

La musique a de tout temps exercé un attrait considérable même sur les masses non chrétiennes.

Il n'y a pas longtemps, j'en ai fait l'expérience en organisant, de concert avec la Société de la Croix-Bleue, des concerts-conférences dans une salle de brasserie. Le public considérable qui les a fréquentés était en majeure partie étranger à l'église.

La musique instrumentale et vocale était classique, sans sacrifice au goût du jour : le chœur de la paroisse et un trio d'instruments à cordes prêtaient leur concours. L'annonce des conférences à elle seule n'aurait certainement pas suffi à remplir la salle.

Voici enfin un dernier témoignage. M. le pasteur M... est pasteur dans un village du Midi qui a vu un petit mais appréciable réveil[1] : pendant une semaine il y eut des réunions de prière « où le chant des cantiques tenait une place considérable». « Le seul attrait qui aurait pu s'exercer, nous écrivait-il, c'étaient les soli de Mme X..., et des gens du dehors sont venus pour entendre chanter — par amour pour le chant — Dieu sait le bien qui a pu être fait ainsi[2] ! »

Oh ! sans doute, ces envieux, ces esthètes vont au temple, sous la tente ou dans la salle de conférences pour jouir d'un beau morceau de chant ; mais en entendant le chœur, ils entendront les paroles de ce chœur, ils entendront aussi la liturgie, les prières, la lecture de la Bible, la prédication ou la conférence. Qui sait si ces lectures, cette

1. La conversion racontée à la fin de notre deuxième partie remonte à cette semaine de Réveil à V...
2. Mission Intérieure, oct. 1912.

méditation, ce sermon écoutés d'une oreille distraite, en passant, dans ce sanctuaire, n'ouvriront pas leurs âmes, et si elles n'entendront pas à ce moment-là un appel de Dieu ? Car l'âme humaine est comme une lyre dont toutes les cordes vibrent à la moindre impression. Ce sera encore de l'évangélisation, de la vraie évangélisation « dans la pâte dont chaque église doit être le levain ».

On raconte qu'un jour Luther fut ému jusqu'aux larmes en entendant un mendiant aveugle chanter un cantique ; il lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui, et ce souvenir lui suggéra l'idée de se servir du chant pour propager ses doctrines. Qui dira tout ce que la Réformation doit à ce mendiant, chanteur de cantiques ?

Au Pays de Galles, M. Bois assista à deux sermons de la mission Torrey, et il raconte qu'au moment où l'on chante l'un des cantiques les plus entraînants et les plus populaires, Alexander fait ouvrir toutes les portes du bâtiment, afin que les passants dans les diverses rues avoisinantes puissent entendre l'immense volume de son produit par cette colossale assemblée ». (P. 152.)

Évidemment, l'action par ce moyen est à peu près nulle et il est difficile de convertir de l'intérieur d'une salle quelqu'un qui passe dans la rue : on pourra du moins donner aux gens du dehors l'impression que nos assemblées sont vivantes, et, qui sait ? peut-être l'envie d'entrer pour voir et écouter davantage.

§ 2. *Hors de l'Église.* — Ce chant, en effet, trou-

vera sa place naturellement dans les réunions d'évangélisation en dehors de l'Eglise. Car ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier que l'homme a essayé de faire porter aux ailes du chant les idées qu'il avait à communiquer à ses semblables. On raconte que le vieil Arius, l'un des premiers hérétiques contre lesquels s'éleva l'Église primitive, rendit ses doctrines populaires en les adaptant à des airs bien connus. Le rythme et la musique les fixaient dans les mémoires humaines d'une manière indélébile.

Malheureusement, malgré la supériorité musicale de la France sur les pays anglo-saxons, les chrétiens français sont encore fort loin de tirer suffisamment parti du chant et d'en obtenir les résultats magnifiques que nous avons constatés en Angleterre et en Amérique.

Un effort dans ce sens a cependant été fait, et, dans certaines parties de la France, on a parlé de « processions chantantes » analogues un peu aux processions catholiques, mais certainement d'inspiration anglaise : il y a là une tentative d'action sur les masses extérieures, sur celles qu'il est difficile et même impossible d'atteindre autrement, parce qu'on ne peut plus les amener ni au temple ni dans les salles d'évangélisation. C'est là ce que les Anglais appellent d'un mot intraduisible : *to sink the Gospel into the hearts of sinners* (chanter l'Évangile dans les cœurs des pécheurs, le chanter de façon à l'y faire entrer).

Il paraît qu'à Lille M. le pasteur Nick fait quelque chose de semblable : il irait chanter et faire

chanter, le dimanche matin, dans les cours des maisons, et il en profite pour distribuer à son auditoire improvisé des traités et des évangiles.

Sous ce titre : *Chanteurs chrétiens, l'Église Libre* publiait l'entrefilet qui suit :

A Nîmes, dans la nuit de Noël dernier, des chanteurs chrétiens, organisés en quatuor (deux voix d'homme et deux voix de femme), se sont fait entendre dix-huit fois dans différents quartiers. Cette tentative de *chanter l'Évangile*, inaugurée l'année précédente par des salutistes, a eu plus de succès qu'on ne pouvait l'espérer. Nos frères et sœurs ont été écoutés avec respect et avec des marques d'approbation, priés même de répéter leur chant. Un homme d'âge mûr qui les accompagnait a distribué 73 exemplaires du *Relèvement*, dont deux seulement ont été refusés. Idée très heureuse, pourvu que les chants soient préparés soigneusement et très bien exécutés.

Après renseignements pris, nous avons appris qu'il s'agissait de deux groupes de chanteurs qui avaient parcouru les rues de la ville et même la banlieue.

L'un de ces groupes, disait M. le pasteur Larroche, s'etait formé spontanément au sortir d'une réunion du soir.

L'autre groupe était organisé pour chanter en partie des cantiques de Noël pris un peu partout, en particulier dans un petit recueil à couverture rouge que l'on appelle, je crois, le *Recueil de Lausanne*.

Ce deuxième groupe de chanteurs chrétiens a poursuivi son œuvre pendant plusieurs nuits de suite, se rendant devant les maisons où se trouvaient des malades connus ou des vieillards empêchés de prendre part aux fêtes.

Je crois bien que quelques personnes ont parlé aux chanteurs et qu'une conversation très intéressante (véritable moyen de propagande évangélique) a pu s'engager par endroits. Mais ceci n'est rien, peut-être même pourrait-on discuter le principe d'un tel moyen de propagande.

Ce qui est surtout intéressant, c'est l'impression profonde produite sur les malades et sur les vieillards à qui de jeunes voix venaient apporter dans la nuit le joyeux message de Noël.

Et ceux-ci, vieillards ou malades, ont exprimé leur reconnaissance avec une émotion qui est pour nos jeunes chanteurs chrétiens un encouragement précieux pour l'avenir.

Le principe d'un tel mode d'évangélisation, très répandu cependant dans l'Armée du Salut, qui en use et parfois en abuse, est peut-être contestable, parce qu'il risque de choquer les gens en terre française ; mais pourtant, dans certaines circonstances, il serait possible de l'employer avec fruit, comme le fait, par exemple, M. Nick dans le Nord. M. Larroche qui, nous l'avons vu, est prêt à contester le principe d'un tel mode d'action, reconnaît dans une autre lettre qu'on ne doit pas le rejeter absolument ; il faut toutefois l'employer avec infiniment de tact et de mesure :

Oh! oui, dit-il, il y aurait quelque chose à faire en ce sens, mais quelque chose de discret, c'est-à-dire quelque chose qui n'eût pas l'air d'être organisé comme une campagne d'attaque pour les paisibles promeneurs. Il faudra si l'on fait quelque chose par le chant, que le chant charme et que le chant ne soit pas un prétexte à distribuer des traités ou... des paroles (22 février 1912).

Et pourtant si les hymnes chantées par Sankey ont attiré aux séances d'évangélisation de Moody des auditeurs par milliers, si les écoles cafres du sud de l'Afrique suivent d'un village à l'autre les missionnaires et, se mettant à chanter, rassemblent de vastes auditoires auxquels on peut annoncer la Parole de Dieu, avons-nous tort de vouloir employer le chant aussi, si le chant pouvait devenir plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui, pour gagner et conquérir des âmes ?

Aller chanter dans les cabarets ou lieux de débauche, sur les places publiques ou dans les théâtres, comme se l'est imposé l'Armée du Salut, cela effarouche quelque peu, et bien des gens sceptiques et railleurs se prennent à répéter volontiers avec Jésus : Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux !

Et cependant la chose a été faite, et, grâce à Dieu, le succès en a été fort grand.

Qu'on en juge plutôt par cet article du *Témoignage*, reproduit dans le *Christianisme* du 9 août 1912 :

L'Évangélisation en plein air par le chant

Nous, protestants, nous avons la manie des discours. En matière d'évangélisation, est-ce la meilleure méthode? Si l'on essayait de parler un peu moins et de chanter un peu mieux, cela pourrait donner des résultats intéressants. Le Parisien aime beaucoup le chant. A tous les coins de rue où se font des réparations de voirie, des chanteurs groupent les passants désireux d'entendre la dernière chanson, et souvent quelle chanson ! On chante

avec le musicien, on paie deux sous pour avoir les paroles et l'on s'en va avec un peu de joie factice au cœur. Pourquoi n'utiliserions-nous pas les talents que Dieu nous a donnés dans nos Églises, Unions, par les Sociétés d'activité chrétienne et surtout par les Sociétés de chant, pour faire entendre à notre bon public parisien de beaux morceaux, chantés par de belles voix, qui ne seraient pas forcément toujours des cantiques.

M. le pasteur Schaffner vient de réaliser ce souhait de plus d'un ami du peuple, en emmenant les membres de sa Chorale de l'Ascension et de la Fraternité, au nombre de 70, chanter (voilez-vous la face) au Camp des Biffins, qu'évangélise M. le pasteur Anderson, à Montreuil.

Nous longeons les fortifications d'où se voit tout ce camp composé de roulottes, de toiles, de tentes rouges. Passant par une porte faite de planches cassées, au-dessus de laquelle on lit cette inscription drôle : « Ici on rase », nous sautons par-dessus des flaques d'eau sale, et installés autour des roulottes, le maître de chapelle de l'Ascension groupe ses chanteurs. Des enfants, quels enfants ! viennent de tous côtés en guenilles et, voulant nous saluer, commencent, sous la conduite de M. Guillou, évangéliste, à chanter *Il t'appelle*, cantique qu'on leur a appris à la roulotte évangélique. Ils hurlent de tout leur cœur ! Puis, tout à coup, se fait un grand silence, quand le chœur exécute *a capella* le Psaume : « Comme un cerf. »

Les gens arrivent de tous côtés, et pendant une demi-heure tous écoutent ravis. Les sergents de ville surveillent de façon discrète, étonnés que l'on puisse s'intéresser à ces pauvres gens.

Oh ! que c'est beau ! disent ces miséreux, en entendant la belle voix de Mlle Reichel.

Ils veulent entendre le beau cantique du *Titanic*. Ils désirent l'avoir. Le pasteur leur adresse à cette occasion quelques paroles sérieuses. Mais l'averse nous surprend.

Quel déluge ! Force nous est de nous réfugier, les uns et les autres, fuyant l'ondée, dans les roulottes hospitalières. Là, quelle misère ! Que de tableaux navrants. Là, une famille de 10 enfants, le père est à l'hôpital ! Là, une veuve seule avec 4 enfants! Là, un paralytique veuf avec 2 enfants. Là, une femme couchée sur un grabat. La pluie cesse au bout de trois quarts d'heure, et notre troupe, remerciée chaleureusement par tous ces pauvres à qui nous avons donné des traités, s'en va plus loin, au plus grand camp, sur une autre partie des fortifications. Quelle boue ! Sur le tertre dominant la grande avenue de Montreuil, la Chorale entonne un chœur, et toute une foule d'accourir et d'écouter, d'applaudir et de demander que l'on chante encore. Plus loin, nous avançons sur une place boueuse, nous nous trouvons devant un nombreux auditoire nous pressant de tous côtés. On voit sortir des roulottes tout un essaim d'hommes, de femmes aux costumes bizarres. Les enfants se mettent aux fenêtres, et, émerveillés de ce qu'ils entendent pour la première fois, veulent que l'on continue encore, encore. Là aussi, quelques bonnes paroles sont adressées à toute cette masse de miséreux, et après une nouvelle distribution de brochures, nous nous retirons pour gagner le métro, au milieu de bravos enthousiastes, ayant l'impression que nous avons fait de la vraie activité chrétienne qui a permis à ces frères malheureux de jouir, pendant quelques moments, de belles harmonies d'en haut. Nous sommes décidés à recommencer.

N'évangélisons plus seulement dans nos Églises et dans nos salles, le peuple attend les volontaires chrétiens qui l'évangéliseront par le chant en plein air.

C'est évidemment surtout par les cantiques dont s'égaieront les réunions d'évangélistes que le chant

pourra exercer le plus pleinement son action et porter ses fruits.

Nous ne saurions mieux introduire ce paragraphe et exposer ce que pouvait être le chant dans ces réunions qu'en citant une page de M. le professeur Maury, écrite en 1901 au retour d'un voyage dans le Nord. M. Maury a pu assister, dans une Solidarité, à Lille, à une réunion essentiellement composée de jeunes va-nu-pieds et de voyous :

Un cantique, — puis une jeune fille de la bonne société de Lille, une fille de bourgeois, chante un morceau, — un membre de l'Union chrétienne lit un récit d'Alphonse Daudet. Le tout est écouté avec la plus religieuse attention. Allocution d'appel ensuite de M. Richard « sur la joie qu'il y a à connaître Jésus-Christ ».

En effet, toutes ces réunions ont une orientation essentiellement religieuse... Et voilà pourquoi non seulement on adresse des allocutions d'appel, mais aussi on fait chanter des cantiques, nos cantiques populaires.

L'auditoire a ses cantiques préférés ; il les désigne lui-même, il demande qu'on les fasse chanter, et ces grands enfants de 18 ans font comme les tout petits, à l'école du dimanche, quand le pasteur leur demande : « Quel cantique voulez-vous chanter? » Mais ce ne sont plus les petites voix fluettes qui indiquent timidement, osant à peine formuler un vœu... Ce sont des voix plus impérieuses : elles réclament, elles exigent. Il y a un cantique toujours demandé ici. Chose curieuse : je l'ai entendu chanter dans tout le Nord; certaines régions ont ainsi leurs cantiques de prédilection... Mais il est difficile d'en avoir un plus doux comme mélodie et de plus touchant comme paroles que celui dont les jeunes chenapans de Lille font leurs délices. Écoutez! C'est le n° 349 des *Chants populaires :*

Seigneur, je n'ai rien à t'offrir...

. . . .

Comprennent-ils bien ce qu'ils chantent? Oh! sans doute, la plupart n'ont pas mesuré la profondeur du péché. Mais combien, parmi ces pauvres êtres ballottés par tous les vents de la vie, épaves du grand vaisseau social, sans protecteurs, sans amis véritables, sans lendemain assuré, peuvent dire en vérité :

Seigneur, je n'ai rien à t'offrir
Qu'un cœur fatigué de souffrir?

Et le cantique continue :

J'ai transgressé ta sainte loi :
Le péché vainqueur règne en moi.

Certes, ils la connaissent bien, cette expérience; et comme ce cantique semble lire dans leur cœur et retracer leur vie! Alors leurs visages prennent une autre expression : les yeux de beaucoup deviennent rêveurs; pour quelques-uns, les larmes semblent ne pas être loin. Ils entrevoient peut-être des choses mystérieuses dont personne ne leur a encore parlé, un autre monde tellement plus beau, tellement plus souhaitable que ce monde où ils souffrent et où ils succombent sans cesse; une autre vie que la vie végétative et bestiale qui est la leur. Ils pressentent qu'en eux-mêmes leur cœur de pierre pourrait devenir un cœur de chair... Et leur regard s'illumine de plus en plus, pendant que leurs lèvres, accoutumées, hélas! à d'autres refrains, entonnent la dernière strophe du cantique :

Ton sang versé me blanchira...

. . . .[1]

1. L. Maury, *Évangélisation et centres ouvriers*. (*Foi et Vie*, 1901, p. 186.)

Voilà bien, n'est-il pas vrai? fortement mise en relief, l'évangélisation, la vraie évangélisation par le chant! Et voilà pourquoi, au début de tout travail d'évangélisation, M. Delattre recommande « que l'évangéliste *fasse chanter beaucoup*, lisant d'abord les cantiques et les expliquant; ces cantiques, dit-il, seront bientôt chantés même par ceux qui ne sont pas venus aux réunions. On les chantera partout : dans les rues, dans les champs, sur les routes, dans les maisons[1] ».

A ce sujet, un pasteur nous écrivait :

J'ai recueilli le témoignage d'un pasteur qui fut très encouragé en entendant une ouvrière, tandis qu'il traversait la rue, chanter un cantique en piquant à la machine. Je puis dire, quant à moi, que je fus souvent réjoui à l'audition de jeunes gens répétant au foyer les chants appris aux réunions, ou même, bien que cette manière soit peu recommandable, sifflant les mélodies dans les rues.

M. Delattre ajoutait : « Je fais toujours chanter d'un bout à l'autre, après les avoir lus à l'assemblée, dans chaque réunion d'évangélisation, cinq ou six cantiques, quelquefois plus, et tous les versets[2]. »

Ce chant, par qui devra-t-il être chanté? Nous n'hésitons pas à répondre : Par tous ceux qui le pourront, car il est bon que chacun s'associe de la voix en même temps que du cœur.

Qu'on en juge plutôt en écoutant un jeune pas-

1. Delattre, *L'Église et l'Évangélisation*, p. 14, 15. — Roanne, chez l'auteur; 1908.
2. Delattre, lettre du 1er juillet 1912.

teur, depuis un an et demi dans une vaste paroisse où le chant était presque inconnu et en tout cas d'utilité nulle, et qui a bien voulu nous faire part de ses expériences récentes dans cette lettre :

Tous ceux qui ont de la voix doivent chanter et non pas seulement ceux qui ont une belle voix ou qui connaissent la musique.

En arrivant dans l'Église, notre première préoccupation a été de savoir ce qui avait été fait pour le chant par notre prédécesseur, et, malgré le désarroi apporté en tout par une longue vacance, il nous a été assez facile de reconstituer « le chœur ». Il était composé d'une vingtaine de dames et de deux ou trois hommes. Ce dernier chiffre faisant bien peu honneur à une paroisse très nombreuse, nous nous sommes étonné, et voici ce qui nous a été dit de la méthode de notre prédécesseur : « Il voulait un chant parfait... Il n'admettait pas les moindres fausses notes... il ne voulait que des chanteurs expérimentés. Il préférait leur valeur à leur nombre... » Tout comme dans les Églises les plus riches et les plus mondaines de Paris... Notre point de vue était différent, et tout naturellement, sans bruit, sans grincement aucun, les portes sacro-saintes de notre « chœur » se sont ouvertes ; de nouvelles bonnes volontés sont venues s'ajouter aux premières, et, au moment de commencer la préparation des chants de la Réformation, nous nous trouvions soixante-dix, peut-être quatre-vingts, réunis autour de l'harmonium.

C'est à cette date que s'est passé le fait important que je veux te signaler, et qui témoignera en faveur de la justesse du principe posé plus haut : notre grand sujet de préoccupation était de voir les jeunes gens déserter le temple ; nous ne les voyions jamais, nous n'en connaissions aucun. Il fallait absolument les ramener, constituer une Association chrétienne de la jeunesse ; mais, pour cela, six

longs mois d'attente étaient encore nécessaires, le local qui leur serait réservé étant bien loin d'être prêt!

Or, voici qu'au moment où nous croyions encore notre entreprise impossible, Dieu lui-même, *par le chant*, a fondé et organisé notre « Association de jeunes gens ». C'était un jeudi soir. Après le culte et avant la répétition, pendant que je serrais la main à quelques paroissiens, ma femme a aperçu près de l'harmonium, à la tribune, quelques jeunes gens. Nous étions en train d'apprendre « la complainte de la Tour de Constance »; on en avait causé dans les familles, et ces quelques jeunes étaient venus pour entendre. Ma femme leur fit signe de s'approcher, leur fit dire de venir chanter, eux aussi. Ils résistèrent d'abord; enfin, l'un d'eux (nous apprîmes dans la suite que ce premier était catholique) se décida, s'approcha, et quatre autres suivirent. Quelle bonne surprise pour moi au moment de commencer la répétition! Mais ils ne savaient rien, ne pouvaient pas suivre; je tremblais qu'ils ne se découragent en faisant leur premier essai. « Venez samedi soir chez moi, leur dis-je avant de les quitter, et nous ne vous laisserons pas partir que vous ne sachiez parfaitement tous les versets de la complainte. » Ils me promirent de venir, mais nous ne pouvions pas croire qu'ils tiendraient cette promesse; aussi notre cœur battait-il bien fort ce samedi soir d'octobre, entre 7 et 8 heures. Enfin, un, deux, trois vigoureux coups de sonnette... Les voilà... Ils n'étaient pas cinq seulement, mais neuf. Sans grand préambule, le demi-cercle fut formé autour du piano et... marche pour « la Tour de Constance »! Pour la première fois de ma vie, je fis le tour de force de chanter, très fort, pendant deux heures consécutives; mais, à 10 heures, je demandai grâce en prenant l'excuse d'une tasse de thé. Ce malheureux breuvage produisit l'effet contraire de celui que j'attendais, et, sur la demande de ces jeunes gens, il fallut recommencer jusqu'à 11 heures et demie!

Avant de se retirer, navrés qu'une si bonne soirée fût si vite terminée, ils me demandèrent de revenir chanter le mardi soir... Ils revinrent neuf, puis douze, puis quinze, vingt, enfin trente-deux.

Ainsi, pendant tout l'hiver, deux fois par semaine, nos soirées étaient bien remplies; mais aussi, quand ils étaient partis, nous étions bien récompensés. Malgré le froid, malgré les tempêtes qui souvent se déchaînent sur notre hauteur, nous ouvrions toutes grandes nos fenêtres, et, après avoir beaucoup chanté, nous écoutions les échos lointains de nos chants. Nos jeunes gens, en effet, à rangs serrés, allaient tout droit de chez nous sur la place du village, et là, à pleine voix et en parties, faisaient entendre à toute la population endormie les six ou sept couplets de l'hymne à « la vieille tour du roi saint Louis ». Puis, faisant revivre une ancienne coutume huguenote, ils faisaient le tour des épaisses murailles qui, pendant des siècles, ont servi de bouclier à la foi de leurs pères, en chantant encore leur chant préféré. Quelquefois ils entonnaient : *C'est un rempart que notre Dieu...* Et ces voix de jeunes, dominant l'orage dans cette nuit, dans ce milieu, nous donnaient toute confiance en l'avenir, nous assuraient que les « roses d'antan » refleuriraient, que les beaux jours de la Réforme ou du Réveil reviendraient, et que les cœurs et que les voix exalteraient encore la majesté, et la bonté et l'amour de leur tout-puissant Créateur. Et voilà comment, *par le chant*, fut fondée, bien avant la date que nous avions fixée, notre Association de jeunes gens.

Et maintenant voici un petit fait que je tiens à te signaler parce qu'il est éloquent, malgré sa simplicité :

Une femme vint, un jour, acheter un cantique. Je lui demandai si elle n'en avait jamais eu ou si elle l'avait égaré. Elle me raconta que son voisin, qui, depuis plusieurs années, n'avait pas assisté au culte, lui avait prêté le sien, mais que, parce qu'il avait appris que le chant

avait été réorganisé, il voulait assister aux répétitions, et qu'il avait besoin de son recueil. Cet homme a, en effet, assisté très régulièrement à nos répétitions, — mieux que cela : à nos cultes du dimanche et de semaine, — car les deux ne font qu'un, l'un étant à la suite de l'autre... (Lettre du 8 octobre 1912.)

Nous avons vu qu'une conférence annoncée avec chœurs pour en rehausser l'éclat attire toujours plus de monde que si elle est annoncée seule au programme. La revue *Foi et Vie* en a si bien éprouvé l'utilité qu'elle a senti le besoin de donner, parallèlement à ses conférences et toujours dans le même but de l'évangélisation parmi les intellectuels, des soirées artistiques musicales dont elle a annoncé le vif succès.

Or, si on a souvent été déçu par des réunions annoncées à grands frais, dans des théâtres ou autres locaux populaires, c'est parce que ces réunions n'avaient pas été préparées. « Pierre se présente au peuple avec les onze. Il faut à l'évangéliste un petit bataillon groupé autour de lui, l'accompagnant sur l'estrade ou la scène, formé des pasteurs et des membres de l'Église et des Églises locales. Des dames et des messieurs formant un chœur et chantant debout, face au public, imposent le respect, gagnent la sympathie, préparent l'auditoire. Le chant est un grand adjuvant; il donne aux réunions le caractère d'une *soirée* de famille; ceux qui seraient venus pour interrompre ou faire du bruit seront gênés par l'atmosphère ainsi créée. Le chœur devrait commencer à chanter un bon quart

d'heure avant que le conférencier arrive sur la scène[1]. »

M. le pasteur Houter nous a raconté de même que, dans les grandes réunions d'évangélisation qu'il donnait dans les théâtres ou casinos de Marseille, il ne se sentait vraiment fort que lorsqu'il avait derrière lui un chœur ou un quatuor bien exercés : or, un soir, un autre revivaliste devait parler; mais il se produisit un tel tumulte dans la salle qu'il était impossible à l'orateur de le calmer : le chœur se mit à chanter et aussitôt le calme se rétablit, et les « apaches » qui avaient été soudoyés par des catholiques pour venir faire du bruit devinrent doux comme des agneaux.

Le bon sens populaire l'avait déjà remarqué et sa pensée s'est figée dans ce proverbe : « La musique adoucit les mœurs ».

« Heureux, dit encore M. Delattre, l'évangéliste qui a comme collaborateur permanent un bon colporteur qui peut *chanter* et rendre son témoignage dans les réunions. Et quelle bénédiction si des amis chrétiens des environs peuvent aussi chanter, puis parler. Il s'agit, en effet, de prolonger chaque réunion aussi longtemps que possible sans fatiguer l'auditoire. Pour cela il faut de la variété. C'est d'ailleurs un précieux élément de succès. Il faut de la variété dans chaque réunion[2]... »

Et nous savons encore par M. Houter que les

1. R. Saillens. *La Croix de Jésus-Christ et l'Évangile*. Notes, p. 62.
2. *Op. cit.*, p. 15.

réunions d'évangélisation qui se sont tenues cet été dernier sous la tente, à Digne et aux environs, ont attiré beaucoup de monde, grâce, en partie, « à la collaboration d'une dame musicienne et chantant l'Évangile[1] ».

Et pourquoi, en effet, de temps en temps, n'y aurait-il pas des soli ?

En Angleterre, dans les Églises-Institutions, parfois on fait paraître des actrices qui chantent des chœurs qui n'ont même rien de *religieux*[2].

Puisqu'il s'agit, avant tout, dans cette croisade chrétienne qu'est l'évangélisation, d'arracher les âmes à l'indifférence et à l'incrédulité, il importe d'avoir un chant direct, impressif, agressif, qui ne se contente pas d'une influence superficielle sur les âmes, mais qui pénètre en elles comme un appel troublant et y renforce l'effet de la parole. Nous pensons à des *solistes* chrétiens, hommes de Dieu, doués par Lui d'une belle voix, ayant le sens et la pratique de la musique, portant en eux la sainte passion du salut des âmes, qui auraient pour tâche spéciale de *chanter* l'Évangile, comme Sankey, Alexander et d'autres. A l'évangéliste qui prêche là l'Évangile par la parole, il faudrait pouvoir associer l'évangéliste-chanteur.

« Des évangélistes qui chantent avec amour, disait récemment M. Houter, et des chrétiens qui

1. Mission Intérieure, octobre 1912.
2. A ceux que cela pourrait scandaliser nous dirons que c'est parce qu'une Église-Institution est une organisation qui cherche par tous les moyens à atteindre l'homme tout entier et tous les hommes.

prient avec foi, voilà ce que nous demandons à Dieu pour une évangélisation plus féconde de notre chère France. »

Et dans le numéro de juillet de la Mission Intérieure, sous la plume de M. Houter encore, on pouvait lire un appel vibrant sous un titre pour le moins étrange :

On demande des chanteurs chrétiens.

Les travailleurs de la Tente ont l'impression que l'œuvre qu'ils font à Digne serait plus facile et beaucoup plus efficace s'ils étaient secondés par un groupe de chanteurs chrétiens qui leur apporteraient, de la part de Dieu, le talent qu'il leur a confié pour sa gloire.

Si les accents mélodieux d'Orphée impressionnaient les bêtes féroces et les attiraient à lui, la musique religieuse a encore plus d'action sur les âmes qui sentent, pensent et palpitent, quand ce sont des ambassadeurs de Dieu qui la font entendre. Notre ami M. Ullern en fait en Savoie l'expérience bienfaisante et bénie.

Ne se trouvera-t-il pas un quatuor de chrétiens qui accepteraient avec joie la mission de venir chanter dans la Tente l'amour du Sauveur? A défaut de quatuors, nous nous contenterions de duos; et, au cas où nous ne pourrions pas avoir de duos, nous serions heureux de profiter du concours d'un soliste qui voudrait consacrer à l'évangélisation une voix harmonieuse et exercée en même temps qu'un ardent désir de travailler au salut des âmes.

Nous demandons des collaborateurs bénévoles et non des auxiliaires salariés. Nous ne pourrions leur offrir que le remboursement de leurs frais de voyage et de séjour, avec notre vive reconnaissance. Et ils auraient, pour le

reste, le salaire de Dieu, c'est-à-dire les âmes qu'ils contribueraient à sauver.

Mais quelle est donc cette mystérieuse puissance que peut exercer le chant d'un seul, pour que de tous côtés on réclame avec insistance des chanteurs chrétiens?

D'abord, le chanteur agit sur l'auditoire tout entier par le spectacle de sa conviction personnelle (ce qui est plus difficile pour le prédicateur) : il chante avec une ferveur, une « âme » qui ne peuvent qu'impressionner et émouvoir vivement, d'autant plus que les paroles sont plus émouvantes elles-mêmes. Et quand, dans la masse de l'auditoire, il y en a qui comprennent la musique elle-même, il n'y a plus lieu d'être surpris que l'effet obtenu par le chanteur soit prodigieux et produise un enthousiasme sans borne.

C'est ainsi qu'à la première audition de l'*Alleluia* du « Messie », de Händel, à Londres, l'auditoire, transporté, se leva comme pour saluer le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs.

Voici un fait du passé :

A l'époque de la Renaissance, un célèbre chanteur nommé Vittori, vivant à la cour du pape Urbain VIII, avait un art si admirable qu'il jetait le public dans des transports que nous avons peine à concevoir. Un de ses biographes raconte que « lorsqu'il chantait, beaucoup de personnes étaient obligées d'ouvrir brusquement leurs vêtements pour respirer, suffoquées d'émotion [1]. »

1. Cité par M. Maury, *Foi et Vie*, 1906, p. 119.

Voici un autre fait, du présent :

Une jeune fille de New-Quay, où éclata le Réveil de 1904-05, était une actrice renommée. Elle a consacré entièrement sa voix magnifique au service de Jésus-Christ. On se souviendra longtemps de cette voix qui retentit dans la *Foire aux vanités* de Cardigan, lorsqu'elle suspendit soudain toutes les transactions en chantant un des plus beaux cantiques gallois, qui a pour sujet: *Jésus, vainqueur de tous ses ennemis.*

Cet Évangile de la Croix, prêché par Torrey, dans toute sa rugueuse simplicité, a réuni à l'Albert-Hall, à Londres, pendant six semaines consécutives, soir après soir, un auditoire de dix à douze mille personnes, grâce en partie à la puissance magique du chœur dirigé par Alexander, et des soli chantés par ce dernier. Dans notre pays, nous n'avons pas même l'idée des résultats que nous pourrions obtenir, si nous savions employer les voix chrétiennes pour faire entendre, dans un esprit de foi, d'amour et d'humilité, des chants très simples et propres à devenir populaires. « Thèbes s'est bâtie toute seule au son de la lyre d'Orphée : nous bâtirions la cité nouvelle en chantant l'Évangile de la Croix ! »

§ 3. *Quelques réformes urgentes.* — Sans aller jusqu'à dire avec W. P. Stead que le chant est plus important que la prédication et qu'il est la condition *sine qua non* d'un réveil, nous sommes cependant forcés de constater le peu de place qu'occupe le chant en France et surtout la très lamentable

façon dont il est exécuté. Franchement, notre chant est tellement imparfait, qu'il ressemble à peine à un chant, et qu'il n'a rien de propre à élever l'âme. Il est d'une monotonie fatigante. Il est trop évident que notre chant n'est pas un culte, c'est-à-dire une forme d'adoration, pour que nous ayons besoin d'insister. Du reste, ce défaut est tellement senti, parfois, qu'il y a des Églises qui se sont mises à l'œuvre; et le résultat auquel elles sont arrivées ne peut que servir d'encouragement aux autres.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous comprenons la vérité de ces paroles de Samuel Vincent : « C'est un grand malheur pour nos églises que l'état déplorable dans lequel y est réduit le chant sacré. Il est moins que nul, il est détestable... C'est là un objet digne d'attirer l'attention des amis de la religion et de la piété. Ils ne sauraient mieux placer leurs efforts. »

Comme le fait très justement observer M. Courtois, « le chant est, pour ainsi dire, le thermomètre de la vie d'une église. Prenons donc bien garde, car on pourrait, non sans une apparence de raison, trouver que l'infirmité de notre chant est le reflet de la faiblesse de notre foi[1]. »

C'est dans ce sens que tout récemment encore M. Ch. Huguenin, le musicien protestant bien connu de nos églises parisiennes, nous écrivait :

Vous savez peut-être que depuis ma conversion, il y a douze ans, j'ai tout quitté, théâtres, concerts, pour me

1. Courtois, *op. cit.*, p. 6.

consacrer au relèvement du chant dans nos églises. Car j'ai été si douloureusement affecté de voir la triste musique que nous offrions à Dieu dans nos cultes, musique sans vie, sans entrain, lente ! on dirait que chacun chante en cachette, alors que la voix humaine n'est pas assez forte pour exprimer la joie et l'enthousiasme d'un cœur pardonné. (Août 1912.)

Ce qu'il faut pour que le chant refleurisse dans nos églises protestantes françaises, ce sont d'abord des pasteurs qui l'aiment, en comprennent l'importance et cherchent à en répandre le goût autour d'eux.

Tous les pasteurs devraient être relativement musiciens, nous écrivait encore M. Huguenin; j'ai remarqué que les pasteurs qui étaient musiciens ou en aimant la musique, laissaient le champ libre aux musiciens, avaient des églises vivantes.

Mais les pasteurs qui redoutent la musique, les musiciens, les laïcs dans leurs églises, se privent de forces de premier ordre et sont bien près d'aller à la faillite. Quand le comprendront-ils ? (Lettre d'août 1912.)

Un pasteur nous écrivait, à son tour, le 12 novembre :

Pour faire chanter dans nos églises, il faut commencer par avoir des étudiants en théologie capables de diriger un chœur. Or, il y en a très peu de taille à déchiffrer à vue et ensuite d'apprendre aux enfants ou aux jeunes gens. (Nous manquons d'un diplôme d'aptitudes pratiques au saint Ministère.) Et, comme toutes les études en France, nous forçons le cerveau et oublions les détails nécessaires à la pratique journalière.

Il faudrait que, dans ses quatre années de Faculté, le candidat au saint ministère eût appris à connaître à fond son recueil de « Psaumes et Cantiques » et son recueil populaire (Mac-All), paroles en tous cas et musique si possible; qu'il le possédât au point de n'être pas embarrassé dans son choix, et que ce choix fût comme une partie de sa préparation au ministère.

Il faudrait enfin que les Églises où cette partie si importante du culte est déplorablement négligée et qui voudraient la relever,. ayant compris que le chant bien exécuté est plus grandiose et plus édifiant, n'acceptent pour pasteurs que des hommes qui soient musiciens ou qui aient, du moins, fait effort pour le devenir un peu.

Tout cela est nécessaire, puisque c'est le pasteur qui préside et dirige le culte, et, comme le chant est une bonne moitié du culte, il ne doit pas s'en dépréoccuper.

Une fois arrivé dans son Église, que fera le jeune pasteur? Si le chant y est déjà prospère, il s'appliquera à le maintenir dans la bonne voie; mais si le chant est tout à fait mort, le pasteur ne devra pas attendre que quelqu'un vienne le lui ressusciter. Ce sera à lui à le faire renaître en cherchant dans sa paroisse des personnes qui soient musiciennes, en les intéressant à ce mouvement, en instituant des répétitions de chant, en apprenant, pour tout dire, des cantiques à son auditoire, qui n'en sait point.

C'est ce qu'a fait le jeune pasteur d'une Église déshéritée de l'Ariège dont nous avons déjà cité

une lettre, et qui va encore nous apprendre quelque chose sur ce point spécial :

Étant plus que jamais persuadé de l'efficacité de l'évangélisation par le chant, permets-moi de te faire part de mon plan de campagne pour cet hiver. Je veux arriver à ce que le plus grand nombre possible de mes auditeurs chantent. Il n'y a, en effet, rien de plus lamentable qu'une grande assemblée restant muette au moment du chant des cantiques et rien de plus réconfortant, pour les auditeurs comme pour le pasteur, que quelques chants bien enlevés. Je veux donc avoir un chant bien nourri. Pour cela, nous emploierons nos soirées d'hiver à organiser des *veillées* dans les différents quartiers de la paroisse, et ces veillées seront en grande partie consacrées au chant. Je compte me faire accompagner par quelques bons chanteurs. Pour être sûr de réussir, je viens de me faire faire un tout petit harmonium, à peine plus volumineux qu'un accordéon. Nous n'essaierons pas d'apprendre beaucoup de cantiques, mais plutôt nous en aurons quelques préférés, qui reviendront très souvent et qui ainsi se graveront, air et paroles, dans les cerveaux les plus réfractaires. De temps en temps, nous annoncerons que les chants appris dans les réunions de quartiers seront exécutés au temple. Il y aura, ce dimanche-là, beaucoup plus de monde et surtout beaucoup plus de chanteurs.

J'espère donc que par ce moyen non seulement le succès de nos réunions de quartiers sera assuré, mais aussi j'espère qu'avec du temps, de la patience et le secours de Dieu, notre Église sera une Église où l'on chante et où l'on chante parce qu'il y a de la vie... (8 octobre 1912.)

Heureuses les Églises qui possèdent de tels pasteurs enthousiastes! Et il est facile d'observer que celles où le pasteur s'occupe du chant autrement

que par sa présence, où les réunions de chant sont suivies et animées, suivies parce qu'intéressantes, intéressantes parce que le pasteur, sans être un génie musical, est le premier à y prendre part avec enthousiasme et avec plaisir, dans l'ardent désir que Dieu soit glorifié par toute son Église, parce que l'on y apprend des chants nouveaux et qu'on y prépare des chœurs spéciaux pour les fêtes, parce qu'on y étudie des morceaux de musique *religieuse* et non pas seulement des « ritournelles anglo-saxonnes » du genre « Armée du Salut »; celles-là sont des Églises qui vivent, de « bonnes Églises ».

Voici, à ce sujet, ce qui se fait dans l'Église de Genève, où, depuis quelques années, s'est produit un mouvement très marqué en vue de l'amélioration du culte par la musique :

A part de rares exceptions, nous écrit M. Ferrier, chaque paroisse a son *chœur mixte*, composé en majeure partie de jeunes gens et de jeunes filles. C'est un excellent moyen de rattacher à la paroisse un public jeune[1], auquel une activité est offerte. Les Unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles ne réussissaient pas à les enrôler.

Les chœurs chantent, aux solennités religieuses, un morceau de circonstance; leur principal rôle, qu'ils ont une tendance à oublier, doit être de renforcer, de conduire et de vivifier le chant de l'assemblée.

Un noyau du chœur mixte, du moins dans ma paroisse,

1. Le chœur d'une église, c'est le rendez-vous de la jeunesse de 16 à 20 ans; c'est la seule corde qui peut la rattacher à l'Église et qui doit la retenir. (Lettre de M. Huguenin.)

va chanter, une fois par mois, des cantiques aux malades de ma circonscription.

Les chœurs paroissiaux se sont groupés en fédération depuis dix ans. C'est cet anniversaire qui a été récemment célébré avec une pleine réussite. La fédération compte environ un millier de membres.

La fédération se réunit deux fois par an : 1° en hiver, dans un grand concert, à la salle de la Réformation ; 2° en été, dans une des campagnes des environs de Genève. Les chœurs se produisent individuellement, puis se réunissent pour des « ensembles « sous la direction de M. O. Barblon, professeur et organiste de la cathédrale. Cette énorme masse chorale produit toujours une impression considérable sur le public.

Un chœur paroissial, étudiant d'avance les cantiques du dimanche suivant, et bien d'accord avec l'orgue ou l'harmonium, voilà qui peut entraîner une assemblée à bien chanter et qui est encourageant pour le pasteur.

Mais il y a un danger pourtant que nous devons signaler : le danger serait que l'assemblée, au lieu de se laisser entraîner, se déshabituât de chanter pour écouter le chœur.

Il faudra donc admettre toutes les bonnes volontés, car au fond il ne s'agit pas de former des artistes : cela ne vaudrait rien. De Sankey, d'Alexander, on nous dit qu'ils sont « non des virtuoses, mais des missionnaires ». Ce n'est pas une belle voix qui fait l'enfant de Dieu, c'est le cœur, ce sont les dispositions intérieures qu'on met à la faire valoir ! Il faut que tous et toutes puissent chanter de tout leur cœur et de toute leur voix les louanges du Seigneur !

On reproche constamment au pasteur de ne pas savoir employer ceux ou celles qui viennent à lui pleins de zèle et désireux de faire quelque chose : qu'il les emploie à chanter! A défaut d'autre service, c'est déjà quelque chose de mettre sa voix à la disposition du Maître pour la gloire de son nom et l'édification du prochain.

La femme aime les beaux chants : que le pasteur l'accueille dans son temple, dans ses salles de réunion, chez lui, peut-être autour d'une tasse de thé, comme nous l'avons vu faire, et ce sera encore une manière d'évangéliser, par le moyen du chant.

On objectera qu'à la campagne il est difficile de faire chanter des gens qui ne savent pas lire, et qui, à plus forte raison, ne connaissent pas la musique. Cela n'est pas un obstacle, beaucoup l'ont surmonté en faisant apprendre *par routine* et par cœur; il paraît qu'il faut pour cela une grande dose de patience, mais l'on obtient des résultats étonnants.

Ce qu'il faut encore pour que nos Églises chantent bien, c'est que ceux qui en font partie se familiarisent de bonne heure avec nos cantiques ou les apprennent à l'*École du Dimanche*. C'est là que le tout jeune pasteur peut se préparer une génération de bons chanteurs et inspirer facilement le goût de la musique : « c'est dans nos écoles du dimanche que couve l'avenir de notre chant ». Mais là aussi et surtout, le chant a une grande œuvre évangélisatrice à remplir.

Il serait désirable que tous, enfants et adultes, sachent par cœur des versets de cantiques : car le souvenir peut

déterminer des conversions, et, comme des versets de la Bible ont à cet égard une histoire, certaines strophes furent ainsi des instruments de salut pour beaucoup d'âmes.

Qu'on en juge par ces lignes que nous écrivait un homme qui s'est tout entier donné à l'évangélisation :

« Les cantiques appris dans mon enfance m'ont fait plus tard, dans la jeunesse, autant de bien et peut-être plus, pour me ramener à Dieu, que les passages bibliques que j'avais appris. »

Le grand missionnaire François Coillard raconte quel bien produisaient sur lui les cantiques nouvellement parus de César Malan, et que chantaient dans les chaumières de son village d'Asnières d'humbles évangélistes :

Sur les genoux d'un de ces hommes de Dieu, ou aussi à ses pieds, pendant qu'il tirait de son accordéon des sons qui me paraissaient sublimes, j'apprenais à fredonner : *Non ce n'est pas mourir que d'aller vers mon Dieu !* et *C'est toi Jésus que recherche mon âme !* Sans doute, je ne saisissais pas la portée de ces sublimes paroles, mais c'était une semence jetée dans le terrain vierge de mon âme. Que de souvenirs doux, et pour moi sacrés, se rattachent à ces cantiques ! Je me disais et je disais souvent à ma mère : « Quand je serai grand, moi aussi j'aurai un accordéon et je vous chanterai des cantiques. »

Plus loin il ajoutait :

Plus j'avance dans la vie, après trente-cinq ans de ministère, plus je suis frappé de l'importance du chant comme moyen d'évangélisation. Pour moi, le programme

de l'éducation chrétienne en pays païen et en pays civilisé, dans une certaine mesure, est bien simple : mettez à la base l'enseignement biblique, cela va sans dire, puis en première ligne la lecture, puis l'écriture, puis le chant, et le reste viendra petit à petit et de soi. *Mais le chant, voilà un puissant moyen de modeler les jeunes âmes.* Ce sont des canaux qui portent au loin les vérités de l'Évangile. Voyez donc cet arbre du Zambèze chargé d'un fruit qui ressemble à une petite poire. Il n'est pas comestible, ce fruit, mais étudiez-le : il renferme une leçon. Parvenu à sa maturité, vous l'entendez, par une de nos belles nuits d'hiver, éclater avec une détonation qui rappelle celle d'un coup de fouet. A l'intérieur, dans ses quatre cellules charnues, se trouvent autant de graines munies de longues ailes. Le vent les emporte, qui sait où ? Dans quelque forêt lointaine, un cotylédon sort de terre, grandit, d'arbuste devient arbre. D'où vient-il ? Celui-là seul le sait qui a donné des ailes à la graine et fait souffler le vent pour l'emporter à destination. Tel est le chant, tels sont les cantiques que vous enseignez à l'enfance qui vous est confiée.

Oh ! chantez donc avec les enfants, chantez avec joie, chantez avec foi, semez ainsi au vent, et, un jour, là où vous vous y attendrez le moins, vous trouverez que la semence a germé à la gloire de Dieu et pour le salut d'une âme [1] !

Dans le *Huguenot des Cévennes* du 15 juin 1912, M. François Levieux, à la suite d'un article sur une *Histoire de cantiques*, écrivait :

Pourquoi les pasteurs n'ajouteraient-ils pas pour leurs catéchumènes et leurs élèves de l'école du jeudi une ou

1. Edouard Favre : *François Coillard, Enfance et Jeunesse*, Paris, Société des missions évangéliques, 1910.

deux strophes de poésie sacrée à chaque leçon de catéchisme et d'histoire sainte? Pourquoi, afin de créer une saine émulation, n'établiraient-ils pas (et les Unions de jeunes gens et de jeunes filles devraient en faire autant) de petits concours de chants et de récitations? Nos cultes du dimanche se ressentiraient bien vite de ces efforts, car le chant auquel participeraient alors un plus grand nombre de fidèles serait plus nourri et, par suite, l'édification serait plus profonde, mais surtout ce serait fournir de précieuses armes à ceux qui vont affronter les luttes difficiles de la vie, et leur préparer une source de réconfort et d'espérance pour les jours de la maladie et de l'épreuve et pour l'heure suprême de la mort.

Et dans une lettre qu'il nous écrivait quelques jours après, il nous disait :

Les psaumes ont soutenu nos martyrs à l'heure des supplices et les huguenots avaient coutume d'en meubler de bonne heure la mémoire de leurs enfants [1].

Pour ma part, fidèle à cette tradition, j'ai eu le soin pendant tout le cours de mon ministère de faire apprendre des psaumes et des cantiques à mes catéchumènes et à mes élèves de l'École du jeudi.

J'avais même établi de petits concours de récitation, bien convaincu que, plus tard, lorsque le souvenir des leçons du catéchisme et de l'école aurait disparu de la mémoire de mes élèves, des fragments de psaumes et de cantiques leur rappelleraient les vérités partielles de l'Évangile. Je crois qu'il faut beaucoup insister là-dessus

1. *En attendant le jour, cette multitude mêlée de vieillards, de femmes, d'enfants, se consolaient à chanter de certains psaumes, qu'on apprenait dès l'enfance presqu'à tous les Réformés...* (Elie Benoît, *Histoire de l'Édit de Nantes*, t. V, liv. XXI, p. 701.)

et que c'est rendre un service inappréciable à ceux que nous avons charge d'instruire que de les armer pour les heures de l'épreuve, de la tentation et du deuil, d'une bonne provision de strophes réconfortantes ! On oublie vite les explications religieuses, même les meilleures ; on oublie plus difficilement des poésies qui se gravent mieux dans la mémoire et qu'on se récite parfois presque involontairement ou dont la mélodie vous poursuit.

Ah ! je voudrais que les pasteurs, les pères et mères de famille travaillent davantage à meubler la mémoire de leurs enfants des plus beaux de nos psaumes et de nos cantiques !

L'action bienfaisante exercée par le chant ou la simple récitation de cantiques dans toute œuvre d'évangélisation est indéniable. En ce qui me concerne, non seulement dans des réunions exceptionnelles de réveil, j'ai pu constater des milliers de fois la puissance exercée sur les âmes par le chant des cantiques, à tel point qu'on a peine à se représenter aujourd'hui ce que sans cela pourrait bien être un réveil, mais dans l'histoire plus humble d'un simple ministre de campagne j'ai fait l'expérience personnelle de l'appui qu'on trouve journellement pour la cure d'âmes dans le chant ou la récitation des cantiques. J'avais ajouté à la fin de la bible qui me servait pour mes visites pastorales un certain nombre de beaux cantiques que j'aimais à lire ou à chanter aux malades ou aux affligés : n'en ayant point trouvé qui exprimât ce que je voulais dire à des mourants, j'en ai composé un pour ces derniers (avec une mélodie pouvant être chantée très doucement), ce qui vous prouve toute l'importance que j'ai toujours attribuée au chant. A ce cantique pour les mourants se rattachent quelques-uns des plus émouvants souvenirs de ma carrière. C'est ainsi que je revois en ce moment tel pauvre incrédule vaincu, avant qu'il fût trop tard, par la grâce de Dieu, et qui, pouvant à peine parler, répétait à ses derniers mo-

ments, pour exprimer sa foi et fortifier la nôtre, le refrain du chant qn'il venait d'entendre : *Il est là! Il est là !*

J'ai connu entre bien d'autres une mère chrétienne qui, lorsqu'elle était fatiguée ou malade, se faisait réciter par sa fille, pendant des heures entières, des psaumes et des cantiques dont les paroles apportaient à son âme le calme, la paix, le réconfort.

Une très heureuse pensée que réalise M. le pasteur V... dans mon ancienne église de B... et qui mériterait d'être répandue, consiste à conduire un groupe d'enfants auprès de vieillards ou d'infirmes qui ne peuvent plus se rendre aux saintes assemblées, pour leur chanter des cantiques. C'est excellent pour les visités, et cela l'est surtout pour les visiteurs. Ma femme fait ici de même et accompagne de temps en temps des petites filles membres de l'Union chrétienne auprès d'une femme paralytique retenue depuis de longs mois à la maison.

Sans doute il serait abusif de se servir, dans ce culte spécial à l'usage des enfants, des recueils destinés aux adultes, et l'usage de ceux qui ont été publiés en vue des enfants se justifie pleinement ; mais est-ce à dire qu'aucune place ne doive être faite à l'École du dimanche aux cantiques et aux psaumes qui se chantent au culte du dimanche matin ? Agir ainsi, ce serait faire fausse route, et la Société des Écoles du Dimanche a eu raison de publier dans son recueil un certain nombre de nos cantiques les plus connus et les plus populaires, et le recueil récemment édité par la Société centrale est peut-être encore mieux composé à ce point de vue.

De quel appoint précieux sera, pour le chœur dont

nous parlons plus haut, ce renfort nouveau venu de l'École du dimanche où les enfants auront appris par cœur tous les cantiques ! Ce sera comme un *pont* jeté entre l'École du dimanche et le culte. Il y a là un point important que les pasteurs ne devraient pas perdre de vue un instant. Qu'ils sèment, qu'ils sèment de cette manière, comme disait Coillard, et s'ils ne récoltent pas directement les fruits de leur évangélisation nouvelle, leurs successeurs en recueilleront une abondante moisson.

Il y aurait encore bien d'autres réformes, des détails, « des bagatelles de la porte », comme on pourrait les appeler, à apporter dans notre culte protestant, mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter et nous ne faisons que les signaler : il devrait y avoir dans tous nos temples des tableaux d'indication des cantiques, placés bien en évidence. Et si la chose était possible, nous voudrions qu'il y eût, comme cela se fait dans les Églises-institutions d'Angleterre, des recueils de chant sur les bancs, afin que personne ne puisse prétendre, s'il ne chante pas, qu'il n'a pas de recueil ou qu'il est désagréable de se charger les mains ou les poches lorsque l'on vient de loin.

Mais par dessus tout, il faut que le chant soit une prière ; la prière des fidèles assemblés ; or le chant, comme la prière, doit jaillir du cœur et être dicté par des sentiments de piété et d'édification. Chant de l'assemblée ou chant du soliste, il faut que le cœur y soit. Il ne suffit pas qu'il soit correct, harmonieux, irréprochable au point de vue extérieur et musical ; il faut encore qu'il soit péné-

tré d'un sentiment d'enthousiasme, qu'il soit ému et vivant. L'idéal serait d'unir ces deux éléments, de bien chanter au point de vue musical et d'y mettre son âme. « C'est ainsi que chantaient les premiers chrétiens, c'est là ce qui a donné au chant des Églises de la Réforme son extraordinaire puissance, et c'est là aussi le caractère qu'il a revêtu aux époques du Réveil. Ce qu'il faut donc, pour que nos Églises chantent bien, c'est qu'elles se réveillent, c'est que le souffle du Saint-Esprit passe sur elles pour les vivifier. »

Et puisque le cantique est la prière des fidèles, il faut qu'il puisse parler à tous. Il faut un recueil de cantiques où riches et pauvres, grands et petits, heureux et malheureux, chacun retrouve dans les pieux élans du poète sa propre foi, sa joie et ses amitiés, ses expériences individuelles et ses plus douces espérances. Ce vœu n'est pas nouveau, puisque déjà *Catherine Zell,* surnommée « la mère des réformateurs » (1497-1562) (chez qui Œcolampade et Zwingle séjournèrent lorsqu'ils allèrent rejoindre Luther à Marbourg, exprimait à la première page de son recueil le vœu que les cantiques sacrés fussent chantés par l'ouvrier à son travail, par la ménagère auprès de sa vaisselle, par le laboureur et le vigneron dans les champs, et par la mère près du berceau de son enfant en pleurs, bref des cantiques qui puissent porter le titre de *Chants populaires.*

CONCLUSION

Notre conclusion sera très brève, car elle tient en trois mots : améliorons notre chant.

Puisque le chant a été une des consolations des premiers chrétiens et une des causes qui ont contribué aux progrès de la Réforme, puisqu'il a été et qu'il est encore d'une telle puissance dans les missions Moody-Sankey, Torrey-Alexander et dans le Réveil au pays de Galles, pourquoi n'emploierions-nous pas chez nous ce puissant moyen d'action ? Ce qui a secoué, ce qui a réveillé, ce qui a troublé, ce qui a ému, ce qui a fait vibrer, ce qui a sauvé des âmes de l'autre côté de l'Océan et de la Manche, aura le même effet partout, et peut-être plus encore chez nous, parce que les âmes sont partout les mêmes et parce que l'on est plus sensible encore à la musique en France qu'en Angleterre et en Amérique.

Chantons donc et faisons chanter l'Evangile, et ce sera un sûr moyen d'évangélisation, dans l'Église d'abord et puis hors de l'Église.

Mais d'abord, pour cela, dans l'Église, il faut faire l'éducation musicale des troupeaux. Dans la

plupart des paroisses, cette éducation est à faire. Il faut que notre chant soit mieux apprécié des pasteurs, qui le négligent trop souvent. Il faut qu'il soit plus cultivé des fidèles, qui en ignorent les principes élémentaires. Il faut qu'il soit mieux exécuté enfin de tout l'auditoire, qu'il y prenne part tout entier, afin que tous arrivent à ce résultat : l'édification agrandie, l'activité des fidèles doublée, les louanges du Seigneur célébrées dignement et unanimement et toujours !

Et hors de l'Église, pour l'évangélisation proprement dite, pour attirer les masses indifférentes et incrédules, il nous faut joindre l'Évangile chanté à l'Évangile prêché, et donner, puisqu'on les réclame dans nos champs de mission intérieure, des chrétiens-chanteurs comme compagnons d'œuvre aux évangélistes par la parole.

Où les trouver? Là où Dieu les a placés, parmi les jeunes : il n'en manque pas de ces jeunes gens chrétiens qui aiment le chant, qui sont doués d'une belle voix, et qui ne font pas valoir ce talent que Dieu leur a confié, qui restent dans leur bureau, dans leur atelier ou dans leurs champs, parce qu'ils ne veulent pas du théâtre, mais surtout parce qu'ils ne savent pas que Dieu leur a ouvert une belle et utile carrière dans l'évangélisation.

Seulement il faut déterrer ce talent enfoui et donner à ces jeunes gens les moyens de le faire valoir. Nos Facultés auraient une tâche de plus à remplir : « Former des chanteurs chrétiens en plus des prédicateurs ordinaires... Et peut-être l'évangélisation de la France prendrait-elle un nouvel

essor, et le Réveil répandrait-il avec plus de puissance les bénédictions de Dieu sur notre patrie bien-aimée. »

C'est le vœu très ardent d'un pasteur vénéré doublé d'un évangéliste puissant, et c'est aussi timidement le nôtre !

THÈSES

I

Le chant sacré en commun est un élément nécessaire au culte divin : il faut donc le perfectionner.

II

Le chant est le seul acte du culte où le laïque ait une part directe et personnelle.

III

Au point de vue religieux, le chant a une valeur universelle.

IV

Le moyen d'adoration par excellence, c'est le chant.

V

Les pasteurs devraient prendre à cœur l'œuvre du relèvement du chant dans leurs églises.

VI

Le chant, renouvelé et vivifié, pourrait redevenir

ce qu'il fut autrefois : un puissant moyen de propagande évangélique.

VII

Ne compter que sur le chant serait une erreur. Il a une grande valeur, — par exception, il peut prendre une place prépondérante, — mais les vrais moyens d'évangélisation, ce sont encore la prédication et la prière.

VIII

« Des évangélistes qui chantent avec amour et des chrétiens qui prient avec foi, voilà ce que nous demandons à Dieu pour une évangélisation plus féconde de notre chère France. » (Em. Houter.)

Vu par le Président de la soutenance :

Montauban, le 7 décembre 1912.

L. MAURY.

Vu : Le Doyen,

E. DOUMERGUE.



TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

L'ÉVANGÉLISATION PAR LE CHANT DANS L'ÉGLISE ET HORS DE L'ÉGLISE



